

Livre blanc

# une expérience interculturelle



## une expérience interculturelle

---

*« Des quatre coins de cette terre ronde,  
Nous partageons une langue,  
Nous ne partageons pas forcément la même histoire,  
Nous pouvons partager des histoires  
Nous pouvons essayer de partager un destin  
Ce destin, notre langue, c'est peut-être notre façon d'agir sur le monde  
De le rendre plus ouvert  
De le rendre réellement rond  
De casser les cubes, de casser les coins  
Nous vous proposons de travailler à cet univers qu'est la langue dans toutes nos cultures. »*

## *Remerciements*

---

Ce document a été réalisé à partir des contributions de 91 personnes issues de 18 pays : Belgique, Bénin, Brésil, Burkina Faso, Cameroun, Canada, Colombie, Cote d'Ivoire, Espagne, France, Haïti, Ile Maurice, Inde, Mali, Madagascar, Pologne, République Démocratique du Congo, Sénégal

Sous la direction de Jean-Michel Cornu et Denis van Riet

### Comité de pilotage :

Alix Creuzé, Michel Eimer, Jean-Christophe Hecquet, Norbert Kalfon, Bettina Lernhaupt

### Avec la participation de :

Hélène Abrand, Armony Altinier, Koffi Ametepe, Dadee Andrianaivoson, Mario Asselin, Firmain Eric Badinga, Manuel Béguier, Axelle Benaich, Anabelle et Pierre Bernard, Etienne Billet, Marie Bonnisseau, Frumence Boroto Mutuku, Amin Bouaziz, Valérie Brua, Stéphane Cadé, Arnaud Campot, Sabine Cantarini, Pierre Carrolaggi, Patrick Chevrel, Laila Chiadmi, Patrick Cordier, Dominique Dardel, Simon Decreuze, Marie-Anne Delahaut, Richard Delmas, pr Alioune Deng, Arthur Devriendt, Michèle Drechsler, Antoine Dufour, Alexandre Ekam-Ndjo, Akim El Sikalameya, Janek Eristof, Frank Escoubès, Safiatou Faure, Julien Fayolle, Patrick Flouriot, Xavier Grimault, Yoro Guebo, Thibaud Hulin, Monique Irazusta, Christian Jacomino, Laurent Jerinte, Mathieu Josset, Stéphane Jourdan, Joviniano Junior, Cédric Kalonji, Omar Kandé, Moïse Kayeux, Gratien Kitambala, Arnaud Klein, Thomas Lamouroux, Julie-Elaine Lattimore, Michel-Jean Laveaud, Marcel Lecram, Marie-Pierre L'Hostis-Levert, Maxo Luma, Sophie Mahéo, Sylvain Maire, Marcel, Eric Mazet, Dominique Mendy, MLB et le réseau Concordance, Eliassa Mone, Jean-Gide Moulie, Thomas Mur, Dioncounda Niakaté, Christophe Nicot, Fleur Offwood, Beatriz Orgaz, Brigitte Parro, Claude Perigaud, Eric Pichon, Gentiane Piovanacci, Adriana Rizzo, Reine Sahyouni, Salhi Sam, Benjamin Sia, Céline Shwinge, Sylvestre Ouedraogo, Abass Pam, Anne-Caroline Paucot, Bertrand Schneider, Elisabeth Shumells, Ibrahima Soumare, Housseni Touré, Lamine Touré, Marina Trueba, Mathieu van Riet, Eliane Varin, Inina Vassileva, Judicael Wangraoua, Babacar Willane, Koudbi Dimanche Yameogo

Version du 12 avril 2011

Le site du projet « l'interculturel en francophonie » : <http://interculturel.correspondants.org/>

# Sommaire

<b>1 INTRODUCTION</b>	<b>6</b>
<b>2 L'HISTOIRE DU PROJET</b>	<b>7</b>
2.1 <b>L'ORIGINE DU PROJET ET LE SYNDROME DE JANUS</b>	<b>7</b>
2.1.1 PREMIERS ÉCHANGES	7
2.1.2 DEUX OBJECTIFS POUR UNE SEULE TÊTE	8
2.1.3 QUAND LA LANGUE AVEUGLE	8
2.1.4 INVENTER DES CARTES DE L'INTERCULTURALITÉ	9
2.2 <b>L'ANIMATION EN LIGNE</b>	<b>10</b>
2.2.1 PREMIÈRE RENCONTRE EN LIGNE	10
2.2.2 ÉCHANGES SUR LA LISTE ET SUR LE SITE	11
2.2.3 RÉUNIONS SYNCHRONES OU ÉCHANGES ASYNCHRONES ?	13
2.3 <b>PREMIÈRE RENCONTRES À MARSEILLE ET BAMAKO</b>	<b>13</b>
2.3.1 ATELIER WEB CULTURE À LIFT MARSEILLE	14
2.3.2 PRÉSENTATION DU PROJET INTERCULTUREL LORS DE CONFÉRENCES	15
2.3.3 ATELIER INTERCULTUREL LORS DU FORUM INNOVAFRICA À BAMAKO	15
2.4 <b>REDÉFINIR LE PROJET</b>	<b>21</b>
2.4.1 LE « TEXTE MARTYR »	21
2.4.2 UN TEXTE COMMUN QUI REGROUPE SANS TOTALEMENT RÉUNIR	23
2.4.3 LES PIÈGES DE L'ÉCRIT	24
2.5 <b>NOUVEAU DÉPART EN LIGNE ET... EN MUSIQUE</b>	<b>25</b>
2.5.1 DÉMARRAGE DU THÈME	25
2.5.2 UNE PREMIÈRE SÉLECTION DE CHANSONS	26
2.5.3 SYNTHÈSE DES CONTRIBUTIONS SUR LES CHANSONS	28
2.5.4 BILAN DES ÉCHANGES EN LIGNE SUR MUSIQUES ET CHANSONS	29
2.6 <b>RENCONTRES À DAKAR ET MARSEILLE</b>	<b>30</b>
2.6.1 TABLE RONDE LORS DES RENCONTRES AFROPIXEL À DAKAR	30
2.6.2 ATELIER INTERCULTUREL LORS DE LIFT MARSEILLE 2010	31
2.7 <b>VALORISER LE TRAVAIL ACCOMPLI</b>	<b>38</b>
2.7.1 ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR WALLON JULOS BEUCARNE	38
2.7.2 PRODUCTION DE TEXTES PAR DES ÉLÈVES EN JOURNALISME	45
2.7.3 LES LIVRETS PÉDAGOGIQUES DE L'INSTITUT	49
2.7.4 LE LIVRE BLANC	49
<b>3 L'INSTITUT ET LE PROJET</b>	<b>51</b>

# une expérience interculturelle

---

<b>4</b>	<b>TÉMOIGNAGES SUBJECTIFS DES ACTEURS</b>	<b>53</b>
<b>4.1</b>	<b>MICHEL : AU CROISEMENT DES PROJETS DE CHACUN</b>	<b>53</b>
<b>4.2</b>	<b>NORBERT : QUAND UN PROFESSEUR DÉCOUVRE « LES » LANGUES FRANÇAISES</b>	<b>55</b>
<b>4.3</b>	<b>DENIS : UN PROJET QUI CHANGE MA FAÇON DE FAIRE DES PROJETS</b>	<b>58</b>
<b>4.4</b>	<b>JEAN-CHRISTOPHE : UNE EXPÉRIENCE D'ANIMATION AUTOUR DE LA MUSIQUE</b>	<b>60</b>
<b>5</b>	<b>QUELQUES CONCEPTS DE L'INTERCULTURALITÉ</b>	<b>64</b>
<b>5.1</b>	<b>VIVRE DANS UNE CULTURE</b>	<b>64</b>
5.1.1	LA PLACE DE LA FEMME	64
5.1.2	LA PLACE DES ANCIENS : ABANDONNÉS OU INTOUCHABLES ?	64
5.1.3	L'ATTACHEMENT AU PAYS DE SON ENFANCE... OU AUX CHANSONS DE L'ADOLESCENCE	65
5.1.4	L'AUTRE : VIVRE LA DIFFÉRENCE	65
5.1.5	VIVRE À L'ÉTRANGER... ET DEVOIR EN CACHER LA DURE RÉALITÉ	66
<b>5.2</b>	<b>LES NOTIONS QUI DÉPENDENT DES CULTURES</b>	<b>66</b>
5.2.1	LES DIFFÉRENTS TEMPS	66
5.2.2	QUELLE STRATÉGIE : PRÉVOIR OU METTRE EN PLACE LES CONDITIONS ?	67
<b>5.3</b>	<b>COMMENT UTILISER UNE LANGUE ?</b>	<b>67</b>
5.3.1	ORAL OU ÉCRIT : COMMENT ÉCHANGER ENTRE NOUS ?	67
5.3.2	QUELQUES MOTS DANS UNE LANGUE POUR SE RECONNAÎTRE	68
5.3.3	L'IDENTITÉ ET LES LANGUES « OBLIGATOIRES »... OU INTERDITES	68
<b>5.4</b>	<b>PENSER DANS UNE LANGUE</b>	<b>70</b>
5.4.1	LA FAUSSE PRÉCISION DE LA LANGUE	70
5.4.2	LES LIMITES DU DISCOURS	71
<b>6</b>	<b>EN GUISE DE CONCLUSION</b>	<b>74</b>

## 1 Introduction

Un jour de 2008, une collectivité territoriale française, un institut français dans un pays non francophone et un réseau international se sont réunis pour faire un projet autour de l'interculturalité et des différentes utilisations de la langue française.

Ce qu'ils n'avaient pas encore perçu, c'était que ce projet sur l'interculturel avec ses trouvailles, ses méandres et ses errements serait une expérience interculturelle en elle-même. Ils voulaient parler de la langue française, de ce qu'elle permet et de ce qu'elle restreint, tout en utilisant le français pour ces échanges. Ils voulaient faire apparaître différentes facettes de l'interculturalité mais ils avaient eux-mêmes des approches et des cultures différentes.

Ce document raconte l'histoire de ce projet et cherche à en tirer un ensemble de facettes de l'interculturalité et des différentes utilisations de la langue française ; aussi bien explicitement dans les divers échanges en ligne et lors de rencontres, que implicitement dans le déroulement même du projet.

Pour permettre à ces trois acteurs de parler le plus librement possible à la fois de leurs découvertes mais aussi de leurs interrogations tout au long du projet, nous avons choisi de les appeler dans la partie qui raconte l'histoire du projet... la collectivité, l'institut et le réseau... Par ailleurs, seuls les prénoms ont été cités dans le texte.

Nous présentons dans les pages suivantes : l'histoire du projet ainsi que des témoignages subjectifs de plusieurs des animateurs du projet. Dans un dernier chapitre, nous avons cherché à rassembler les différents concepts identifiés dans ces « multiples facettes de l'histoire » et à les structurer afin d'en tirer des éléments utiles pour tous ceux qui développent des projets dans un contexte interculturel.

La description de l'interculturalité serait bien réduite si elle devait faire l'objet d'une approche bien linéaire avec un début, un cheminement et une conclusion faits à partir de la culture même de celui qui en parle. Il nous a semblé bien plus prometteur de faire apparaître par petites touches, sans prétendre à l'exhaustivité, un territoire permettant des cheminements multiples... quitte à oser présenter, au-delà des résultats factuels du projet, les façons même dont nous l'avons abordé.

Nous espérons que les multiples facettes de l'interculturalité décrites dans ce document vous seront utiles et que vous pourrez les enrichir de vos propres expériences.

## 2 L'histoire du projet

### 2.1 L'origine du projet et le syndrome de Janus

#### 2.1.1 Premiers échanges

La convention entre la collectivité et le réseau donnait une première approche du projet « *interculturel* » et du contexte dans lequel il a vu le jour :

*« Dans le cadre du 400ème anniversaire de la fondation de la ville de Québec par Samuel de Champlain, [la collectivité] a l'ambition de souligner les liens profonds d'amitié qui existent entre la France et le Québec en créant, à cette occasion, un espace d'échanges dynamiques sur le Web ayant pour fonction de donner « le cadre et l'élan à des échanges interculturels dans l'univers de la francophonie ».*

*L'objectif d'un tel espace d'échange est :*

- *le développement d'échanges entre individus membres de la francophonie au regard de sa vie, de son passé, de sa culture et de son activité au quotidien ;*
- *l'amplification de l'usage et de l'efficacité de langue française sur le net ;*
- *l'interaction entre les différentes communautés de la francophonie qui apporteront leur façon de penser, de sentir et d'agir afin d'aboutir à une sorte de métissage culturel. »*

Elle proposait entre autres : «

- *la création d'un espace thématique autonome au sein [du site du réseau], espace le cas échéant sécable progressivement en plusieurs sous thèmes, au fur et à mesure de la vie des échanges ;*
- *faire échanger sur toutes les dimensions de l'interculturalité, en vue d'ouvrir dans ce contexte un partage de réflexions sur l'état de tous moyens/medias d'information de tous les ailleurs et d'ici [...] ;*
- *animation du réseau autour de la pratique de la langue française ;*
- *mise en place d'un blog spécifique pour rassembler et capitaliser les échanges autour du développement de la langue française ;*

Cette description était issue d'une première réunion organisée le 11 juin 2008 où il fut décidé de partir de plusieurs thèmes pour en faire ensuite des synthèses des échanges qui pourraient être valorisées. Un élément important pour la collectivité fut prévu lors de cette réunion : « *[La collectivité] souhaite enfin que les activités d'échange puissent évoluer au moment opportun vers **d'authentiques séquences de productions de contenus de niveau élaboré** et que la sollicitation de partenaires nouveaux **cible notamment les réseaux de recherche** mobilisés sur Interculturalité et francophonie ».*

Par la suite, l'ensemble du pilotage du projet eut lieu en ligne, que ce soit par des échanges sur une liste de discussion dédiée au pilotage ou lors de rencontres en ligne en utilisant l'outil « flashmeeting » de l'Open University qui permet d'organiser des visioconférences qui peuvent ensuite être revues.

## une expérience interculturelle

---

A ce stade, il n'était prévu que des échanges en ligne afin de toucher des participants dans différents pays sans nécessiter des budgets trop importants. Dans des échanges lors des réunions de pilotage en ligne, le projet évolua et fut finalement présenté aux membres du réseau avec pour but de « *Créer une base de connaissances (liens web, bibliographies, organismes, acteurs) dans l'interaction en prenant en compte les spécificités de points de vue des participants à l'intention des enseignants, apprenants, chercheurs,...* » (la liste devint dans d'autres mails « *enseignants, apprenants, journalistes, amoureux de la langue française...* ». L'idée de cette finalité fut renforcée par la participation de l'institut qui disposait de son propre partenariat avec la collectivité.

### **2.1.2 Deux objectifs pour une seule tête**

Ainsi, si les acteurs s'accordaient sur le comment (mise en place de thèmes, échanges en ligne, préparation de synthèses), chacun se focalisa sur une des deux finalités identifiées à des moments différents : « ***production de contenus de niveau élaboré*** » avec « ***les réseaux de recherches*** » ou bien ***production de contenus pédagogiques « à l'attention des enseignants et apprenants »***.

Il est intéressant de voir que par la suite, malgré les échanges mutuels, cette ambiguïté sur ces deux objectifs ne fut pas levée jusqu'à la fin. Cela n'est sans doute pas dû à des différences culturelle, ni à des capacités limitées des membres du pilotage du projet. Cela est plutôt révélateur d'un élément de la culture commune (occidentale) des différents protagonistes : **nous avons un présupposé que tout cheminement à un but et un seul**. Ainsi, sauf si plusieurs buts de nature différents sont explicitement indiqués, nous avons du mal à imaginer si nous voyons un but, qu'un deuxième puisse exister. Dans ce cas, le fait que les deux buts fussent indiqués dans des réunions différentes (et même des types de réunions différents : physiques et en ligne), ne permit pas de les intégrer ensemble comme un ensemble d'objectifs. On pourrait parler de « **syndrome de Janus** » à l'image de ce dieu grec qui a deux faces : l'une devant l'une derrière. L'homme, contrairement au dieu Janus ne voit que devant lui. Le seul fait de se tourner d'un côté lui rend invisible d'autres cotés. Le philosophe français Edgar Morin parle d'aveuglement paradigmatique.

### **2.1.3 Quand la langue aveugle**

Cet « aveuglement » est d'autant plus savoureux que l'un des animateurs du réseau avait déjà travaillé sur l'aveuglement paradigmatique dans le cadre d'un groupe de travail qu'il avait animé sur l'intelligence collective<sup>1</sup>, et qu'il était à ce moment même en train de publier un livre dont un des chapitres<sup>2</sup> montrait que notre pensée basée sur le discours nous conduisait nécessairement à un cheminement unique (depuis une question de départ

---

<sup>1</sup> La coordination des groupes : <http://ic.fing.org/texts/la-coordination-des-groupes--final->

<sup>2</sup> Nous avons non pas un mais deux modes de pensée : <http://www.cornu.eu.org/news/nous-avons-non-pas-un-mais-deux-modes-de-pensee>



jusqu'à une réponse à l'arrivée). Pourtant, nous ne sommes pas réduit à ce « mode de pensée » : le chapitre présentait la découverte que les hommes disposaient d'une deuxième mémoire de travail qui leur permet au contraire de cartographier un ensemble de concepts sans avoir à les mettre en série. Il semble que les succès du premier mode de pensée « rationnel » après la Renaissance nous ait fait oublier le deuxième mode de pensée « cartographié » qui, paradoxalement, s'appelait « l'art de la mémoire » chez les grecs ou chez les moines du Moyen-âge. Le langage tel que nous l'utilisons (ou du moins le langage occidental), nous permet de construire un discours, un cheminement. Mais il est mal adapté à des approches multiples parallèles (que nous formalisons cependant à l'écrit par des listes à points). On retrouve une approche du langage moins linéaire et plus cartographiée dans la langue chinoise<sup>3</sup>, mais aussi plus paradoxalement dans la transmission orale des contes en occident<sup>4</sup> (les erreurs de transmission montrent que ce que retient le conteur n'est pas l'histoire linéaire mais la « carte » des lieux et concepts du conte, quitte à suivre un chemin différent sur cette carte). Les griots africains utilisent aussi cette approche plus cartographiée : en racontant les généalogies, ils fabriquent de véritables cartes de la psychologie humaine.

Bien sûr tous les comptes rendus sont disponibles et auraient pu nous mettre sur la voie. Mais qui les relie ? ... Si ce n'est lors d'exercices comme l'écriture de ce livre blanc qui nous oblige à nous regarder nous même...

### **2.1.4 Inventer des cartes de l'interculturalité**

Il serait intéressant d'imaginer ce qui se serait passé si le projet avait été lancé par des chinois ou par des griots africains ! Sans doute, une des grandes leçons, a fortiori pour les échanges ultérieurs qui eux étaient dans un contexte interculturel, serait de fabriquer une carte commune qui agrège<sup>5</sup>, à défaut de savoir les relier rationnellement entre eux, tous les concepts et propositions exprimées. Cet exercice a été fait par exemple lors d'un débat public sur la biologie synthétique<sup>6</sup> (une technologie qui permet de créer des êtres vivants à partir d'un ADN imaginé puis synthétisé) : les différents échanges entre des chercheurs, des citoyens, des associations ont été rassemblés sous la forme d'une carte de ville. Cela a permis, par rapport à un simple compte rendu, de conserver tous les avis et concepts et de pouvoir les rapprocher non plus en fonction de leur chronologie mais suivant leur proximité ou leur opposition. Chacun pu ainsi utiliser cette carte créée en commun pour « penser » la diversité des approches exposées.

L'objectif de ce livre blanc, après ce constat a posteriori du démarrage du projet, est de proposer ce qui pourrait devenir une carte des différentes

---

<sup>3</sup> Culture et écriture chinoise, rencontre avec Jean-Michel Guitaud : <http://www.cornu.eu.org/news/rencontre-avec-jean-michel-guitaud> et

La calligraphie chinoise, une conférence de maître Shi Bo : <http://www.cornu.eu.org/news/la-calligraphie-chinoise>

<sup>4</sup> Des cartes pour décrire des contes , rencontre avec Vivian Labrie : <http://www.cornu.eu.org/news/des-cartes-pour-decrire-des-contes>

<sup>5</sup> Voir 5.4.2 Les limites du discours page 71

<sup>6</sup> Biosynth-ville : <http://www.vivagora.org/spip.php?article468>

## une expérience interculturelle

---

approches culturelles. Elle pourrait nous aider à « penser l'interculturel » même si cette carte doit comprendre de nombreuses « terra incognita ».

### **2.2 L'animation en ligne**

#### **2.2.1 Première rencontre en ligne**

Une première rencontre en ligne fut organisée le 8 septembre 2008 avec l'outil de visio Flashmeeting. 9 personnes étaient présentes en provenance de Belgique, Burkina Faso, Espagne, France et Ile Maurice. L'idée était de partir de plusieurs thèmes choisis auparavant et de faire réagir les participants.

**La vision de l'autre :** Ce thème regroupe les étrangetés du quotidien de l'autre, les clichés, les stéréotypes, les non-dits, les trop vite dits, les représentations de l'autre, les idées reçues, ...

Les échanges ont tournés autour du fait que les africains qui vivent en France ne disent pas la vérité sur leurs conditions. Koffi ne pense pas que beaucoup de gens qui vivent à Paris ont la même aisance que lui au Burkina. Il y a vu la galère, alors que pour Anabelle de l'Ile Maurice, qui va venir à Paris pour la première fois en décembre c'est l'Eldorado, même si elle dit ne pas forcément souhaiter s'installer en France et se sentir plus à l'aise parmi les "pauvres".

A la question comment voyez-vous les français chez vous, la réponse diffère entre l'Ile Maurice où il y a 90% de touristes francophones (dans ce cas il est décrit comme amical, aimable et il semble facile de lier avec eux) ; et le Burkina Faso où le français est l'ancien colon : il y est perçu comme quelqu'un qui parle beaucoup, qui joue au patron avec son beau costume et sa belle cravate, qui (contrairement à l'Allemand) n'est pas capable d'aller sur le terrain « les deux pieds dans la boue » et qui sait juste donner des ordres mais est incapable d'écouter !

Les africains sont par contre unanimes pour regretter que le continent soit en général, vu du Nord, perçu comme pauvre et avec des guerres incessantes. Il y a aussi une suspicion de l'africain. Koffi nous raconte l'anecdote suivante : lorsqu'il vient en France en provenance de son pays, il est particulièrement contrôlé et regardé suspicieusement par les douaniers. Par contre, quand il arrive en France en provenance des USA, il n'y a aucun problème et passe la douane « normalement » !

**Mots histoires et chants :** Ce thème reprend les expressions propres à chaque pays, la langue chantée (la chanson qui a bercé mon enfance, ...), les histoires d'humour...

Koffi parle sept langues mais est considéré comme "analphabète" car il ne maîtrise pas suffisamment l'anglais (alors même que la langue officielle du Burkina Faso est le français). Pour Anabelle, c'est plus facile pour elle de parler le français qu'un indou par exemple. Mais elle parle le créole à la maison. On peut voir un parallèle avec les langues régionales en France qui disparaissent (ce que Koffi ne souhaite surtout pas pour les langues africaines).

---

## une expérience interculturelle

---

Les langues sont parfois utilisées comme mode de reconnaissance en glissant quelques mots (c'est le cas pour moi en morvandiaux) mais Koffi cite aussi cet exemple dans les rapports avec l'administration burkinabé : en glissant quelques mots d'une langue commune on se reconnaît et l'autre devient "mon frère". La langue locale est aussi utilisée dans les administrations (où la langue officielle est le français), pour « se faire mieux comprendre ».

**Nos médias** : Quelle est la spécificité et le statut de nos médias face à ceux des autres pays francophones ?

Bettina depuis l'Espagne cite le commentaire que Gratien, de la République Démocratique du Congo, avait posté sur la liste : « C'est donc à nous les Africains de nous battre pour offrir aux autres d'autres angles de perception de notre continent » et Koffi parle de Metropolis TV (il doit envoyer les infos sur la liste) une WebTV mondiale à laquelle il collabore.

Deux autres thèmes ont également été proposés :

**L'art de vivre dans son pays** : Qu'est ce que l'art de vivre nous révèle d'une culture ( gastronomie, environnement, travail, choses du quotidien, ...) bref tout ce qui fait qu'il est bon de vivre en son pays. Ainsi que les revendications réelles ou forcées de la dimension humaniste que revendique coutumièrement l'espace francophone, les gestes symboliques, les faits de la vie quotidienne et la relation des petits pays francophones par rapport aux grands pays francophones.

**Nos objets fétiches** : Qu'est ce que nos objets fétiches révèlent de notre civilisation ? Quels sont les objets et les êtres chers aux francophones dans leur pays ?

### **2.2.2 Echanges sur la liste et sur le site**

Lors d'une réunion en ligne de pilotage, six mois après le début du projet, il y a le sentiment de certains que les échanges qui se sont fait jusqu'à présent sur la liste générale du réseau, sont pollués par des informations sans relations. De fait, outre d'autres thèmes traités, la liste est également utilisée pour féliciter une personne qui annonce un projet ou réagit. Il est proposé de faire une liste spécifique pour le projet interculturel mais avec le danger de ne pas avoir la taille critique (sur une liste il y a en moyenne 10% de personnes actives ou plus exactement qui réagissent pour commenter les propositions).

En Mars 2009, la liste interculturel est crée et le site est modifié pour permettre une meilleure visibilité. Dans la foulée, un nouveau site est créé, indépendant du site du réseau. Il s'articule autour d'un « sommaire enrichi de l'interculturel » qui est ajouté en Mai et qui pourrait représenter ce que pourrait être le résultat à terme du travail du groupe. Il représente les différents aspects de l'interculturalité tels que nous pouvions les penser à ce moment du projet.

1. **Intérêt du travail**
  2. **Définitions et concepts**
    - 2.1. La culture
    - 2.2. Le culturel
    - 2.3. L'interculturel
    - 2.4. Le multiculturel
    - 2.5. L'identité culturelle
    - 2.6. La compétence interculturelle
    - 2.7. La francophonie
    - 2.8. Bibliographie
  3. **Equilibre identitaire**

*Equilibre identitaire du sujet et ses aménagements successifs provoqués par les questionnements et tensions vécus dans des contextes interculturels.*

    - 3.1. Concept de l'équilibre identitaire
    - 3.2. Sites relatifs à l'équilibre identitaire
    - 3.3. Bibliographie
  4. **Meta communication**

*Méta communication sur les interactions, c'est-à-dire la possibilité d'analyser en commun ce qui se passe dans les situations de communication, qu'il s'agisse de situation de malentendu ou de conflit ou de création de mode de coopération.*

    - 4.1. Concept de la meta communication
    - 4.2. Sites relatifs à la meta communication
    - 4.3. Bibliographie
  5. **Ressemblances et différences**
    - 5.1. La langue et la parole
      - 5.1.1. Le français standard : la norme hexagonale de la langue
      - 5.1.2. Le français local (et les expressions idiomatiques)
      - 5.1.3. Le langage familier ou l'argot
      - 5.1.4. Le langage populaire
      - 5.1.5. Les jeunes et le français: le verlan
      - 5.1.6. Le dictionnaire du futur <http://www.dictionnairedefutur.fr>
      - 5.1.7. Notre langue parlée par l'étranger (et son enseignement)
      - 5.1.8. Les contes et mythes en Francophonies
      - 5.1.9. Bibliographie
    - 5.2. Art de vivre
      - 5.2.1. Alimentation
      - 5.2.2. Pratiques vestimentaires
      - 5.2.3. Vie quotidienne, (journée type)
      - 5.2.4. Adaptation à un nouvel environnement
      - 5.2.5. Société plurielle
      - 5.2.6. société métissée
      - 5.2.7. Les enfants et les jeux (répertoire des jeux des francophones) <http://prof-inet.cslaval.qc.ca/>
      - 5.2.8. Folklore (et le Carnaval)
      - 5.2.9. Bibliographie
    - 5.3. Vision de l'autre
      - 5.3.1. Migrants
      - 5.3.2. L'Autre (Stéréotypes et clichés)
      - 5.3.3. Recherche d'emploi
      - 5.3.4. Ecole (La pédagogie)
      - 5.3.5. Bibliographie
  6. **Musique et chansons**
    - 6.1. Musiques et chansons identitaires
    - 6.2. Les chansons qui ont bercé mon enfance
    - 6.3. Chansons en français, chansons francophones ?
    - 6.4. Bibliographie
  7. **Medias**
    - 7.1. Bibliographie
  8. **Acteurs incontournables de l'Interculturel**
-

### **2.2.3 Réunions synchrones ou échanges asynchrones ?**

Il apparaît que cette approche par des réunions à distance est particulièrement efficace pour faire réagir le groupe, alors que peu de messages passent sur la liste. Cela semble dû à trois facteurs importants.

**Dans un petit groupe** (en général jusqu'à une douzaine), chacun est plus visible et se sent donc plus poussé à réagir. Dans un groupe plus grand (la liste interculturel comprend une cinquantaine de personnes), on observe que seuls en moyenne 10% des personnes réagissent. Ce pourcentage n'est pas tant facteur des personnes elles-mêmes que du groupe, de son histoire et de son organisation. C'est pour cela que les groupes en ligne marchent bien à partir d'une centaine de personnes (ce qui fait une dizaine de contributeurs sur un sujet, pas toujours les mêmes d'ailleurs) ;

**Sur un moment synchrone** (comme lors d'une visioconférence) on a son attention prévue sur la réunion et même si on peut parfois faire d'autres choses en même temps, on a tendance à suivre la discussion au moins en partie. Dans un système asynchrone (comme dans les échanges sur une liste de discussion) on porte en général moins d'attention sauf lors que le sujet nous concerne particulièrement ou lorsque l'on est fortement impliqué dans le groupe.

**Dans les cultures orales**, l'écrit est moins naturel. Il est plutôt utilisé pour des échanges courts comme c'est le cas avec les messageries instantanées. Pour certains, il peut également y avoir une gêne, en général non exprimée, lorsqu'ils maîtrisent mal l'orthographe. Parfois, plutôt dans les pays qui utilisent fortement l'écrit, il peut se passer l'inverse : lorsque l'on maîtrise mal la langue de travail d'un groupe, on peut se sentir plus à l'aise pour comprendre et réagir sur les listes à l'écrit en prenant son temps, plutôt que lors de réunions (où les accents peuvent également rajouter une difficulté particulière).

La liste de discussion peut alors servir non plus à faire réagir et à contribuer mais à poster des synthèses de ce qui s'est dit et mettre en perspective les échanges lors de différentes réunions. Le site permettant alors de rassembler ces synthèses en les présentant non lus de façon chronologique mais plutôt thématique.

### **2.3 Première rencontres à Marseille et Bamako**

Alors que le projet devait se dérouler en ligne, plusieurs opportunités permettent de réunir une partie du réseau pour la première fois grâce au soutien de l'Organisation Internationale de la Francophonie. Le projet interculturel devient naturellement l'un des thèmes de travail lors de ces rencontres.

### **2.3.1 Atelier Web culture à Lift Marseille**

« Lift with Fing » s'est déroulé du 18 au 20 juin 2009 à Marseille et à rassemblé des participants du monde entier autour des thèmes de l'innovation. La première journée était consacrée à des ateliers.

L'atelier organisé par le réseau pour le projet interculturel à rassemblé une vingtaine de participants. Après la présentation de quelques projets autour de la langue, les échanges démarrent sur le **thème de la langue**, sur les mots qui se prononcent de la même manière en francophonie mais qui n'ont pas le même sens selon le pays où l'on se situe ou inversement les mots différents pour une même signification: la bouteille vide se dit « vidange » en Belgique alors qu'elle se dit « consigne » en France. Le mot « garage » est dans certains pays d'Afrique l'endroit où l'on répare les voitures, dans d'autres, l'endroit où l'on stationne les véhicules ou encore où on les propose à la vente, voire les trois à la fois !

Nous arrivons au sujet de **l'art de vivre** en parlant du terme « la minute » qui n'existe pas au Mali. Il y a bien l'heure et les secondes, mais pas de minute ! Ce temps serait défini par le temps séparant deux clignements d'yeux. Au Mali toujours, selon Dioncounda, c'est le barrissement de l'âne à intervalle régulier (d'une heure) qui rythme la journée (ce temps cyclique porte le nom de « aeon » en grec). Une expression courante au Burkina Faso définit bien la notion du temps en Afrique : « En Europe, vous avez l'heure, ici, nous avons le temps ! »

Les notions d'espace, de temps sont abordées au niveau de la musique et des chansons puis les barrières invisibles dans la ville, en particulier en Amérique latine comme dans les « barrios » de Caracas mais aussi un peu partout dans le monde), les clichés et stéréotypes de l'homme (au sens large).

Le rôle important joué par **les femmes en Afrique**, le fait que leur vie soit « séparée » de celle de l'homme est présenté non pas comme un machisme, comme beaucoup d'occidentaux pourraient le penser, mais comme une séparation des deux mondes qu'il ne faut pas obligatoirement mélanger au risque pour chacun d'y laisser son identité propre. Les hommes disposent du monde extérieur et les femmes de celui intérieur des maisons qui communiquent entre elles. L'arrivée de l'urbanisation « à l'occidentale » a changé cet équilibre en proposant des appartements bien plus petits, qui ne communiquent pas entre eux, isolant ainsi les femmes les unes des autres.

Nous abordons enfin le **thème des medias** sous toutes leurs formes. La transmission orale est prépondérante que cela soit à l'ombre de « l'arbre à palabres », par le biais de la radio locale ou du téléphone portable! Les paysans y suivant l'évolution des cours des céréales. Yoro évoque son travail sur « le blog de Yoro<sup>7</sup> » permettant à la diaspora Ivoirienne de suivre ce qui se passe au pays. A l'inverse, Cédric de la République Démocratique du Congo est actuellement à l'école de journalisme de Lille. Il nous relate via son blog les « oublis » des medias quand il parlent de la vie au Nord,

---

<sup>7</sup> Le blog de Yoro : <http://leblogdeyoro.ivoire-blog.com/>

## **une expérience interculturelle**

---

poussant de ce fait de nombreux jeunes à quitter le pays pour se retrouver parfois dans des situations « délicates » non conformes à ce qu'ils pensaient à l'origine de leur décision.

### **2.3.2 Présentation du projet interculturel lors de conférences**

Après cette première rencontre, le projet commence à être présenté lors de différentes réunions.

Ainsi, le 23 juin 2009 le projet Interculturel est présenté lors de la journée consacrée aux « Migrants connectés » organisée par le CRI – Greta du Velay, au Puy en Velay avec la présence de correspondants venant du Mali, du Cameroun et du Burkina Faso qui ont pu rester quelques temps après Lift.

Les 15 et 16 octobre 2009 le projet Interculturel est présenté lors des assises de la Coopération décentralisée à Bordeaux qui avaient pour thème « Des acteurs locaux et la francophonie : les nouvelles solidarités francophones dans l'éducation et la formation professionnelle<sup>8</sup> ».

### **2.3.3 Atelier interculturel lors du forum InnovAfrica à Bamako**

Du 14 au 18 décembre 2009 a eu lieu le premier forum InnovAfrica organisé à Bamako par le réseau et l'ANPE du Mali, grâce au soutien de l'Organisation Internationale de la Francophonie. Les participants étaient venus, outre du Mali, de la Côte d'Ivoire, du Sénégal, du Cameroun, du Burkina Faso, de la République Démocratique du Congo, de la Belgique et de la France. Le 17 décembre était réservé à une journée spéciale sur le projet interculturel, Sous le parrainage de S.E.M. Monsieur Sékou Doucouré, représentant personnel du chef de l'Etat Malien auprès de la Francophonie. Dans son mot d'introduction il a évoqué le rôle important et la place de la Francophonie en Afrique.

Les participants ont proposé de travailler sur 5 thèmes : les femmes et la société, vie quotidienne et tradition, les autres et nous, les migrants et les arts et culture. Chaque sous groupe s'est réuni et dans un premier temps a réuni les idées majeures sur le thème choisi. Ils ont ensuite dessiné un arbre et y ont posé sur les branches des post-it avec les différents concepts identifiés. Les sous-groupes ont ensuite scénarisé certains des thèmes. Chaque scénette a été présentée devant le groupe et filmée en vidéo. Une vidéo générale a montré également cette approche par les « arbres à pensées<sup>9</sup> ».

Les « arbres à pensées » ont ensuite été mis en ligne grâce au site Prezi qui permet de zoomer sur les différents groupes d'idées qui ont été proposés. Nous retirons ci-dessous quelques concepts issus de ces travaux (les textes ci-dessous ont été écrits collectivement par les participants issus de différentes cultures lors de l'atelier).

---

<sup>8</sup> <http://www.bordeaux-info.com/2009/03/17/les-assises-regionales-de-la-cooperation-decentralisee-auront-lieu-a-bordeaux-les-15-et-16-octobre-2009/>

<sup>9</sup> Arbre à pensées : migration, rêve ou réalité : [http://www.dailymotion.com/video/xc6ipq\\_arbre-a-pens%C3%A9es-migration-r%C3%AAve-ou-r\\_tech](http://www.dailymotion.com/video/xc6ipq_arbre-a-pens%C3%A9es-migration-r%C3%AAve-ou-r_tech)

## une expérience interculturelle

---

### Les femmes et la société<sup>10</sup> :

La place de la femme est importante dans la société traditionnelle africaine. Outre son rôle de mère de famille, elle est chargée de toute la gestion de la maison. A ce niveau, les femmes assument une responsabilité sociale. Elles se considèrent souvent, malgré tout, un peu sous-estimées ou sous-valorisées. Elles estiment ne pas disposer des mêmes droits que les hommes même si dans la classe politique africaine un nombre croissant de femmes sont présentes à des postes parfois importants (l'une d'elle est Ministre des TIC's au Mali,...).

Elle a l'obligation morale de se marier et d'avoir de nombreux enfants. Les mariages d'amour sont encore minoritaires.

Dans certaines ethnies, le partenaire est souvent choisi par la famille et la femme concernée ne peut s'y opposer. Le mariage est souvent précoce. La polygamie est mal vécue car si la femme ne peut pas avoir (ou pas assez) d'enfants, le mari a le droit (ou le devoir) de prendre une ou plusieurs autres épouses. Cette pression est encore plus forte si la première épouse ne peut pas mettre au monde un enfant du sexe masculin ! Cette tendance commence cependant à se modifier dans les grandes villes. Dans la campagne, une fille qui n'est plus vierge avant le mariage risque souvent d'être chassée du village et d'errer de villages en villages, la honte sur ses épaules.

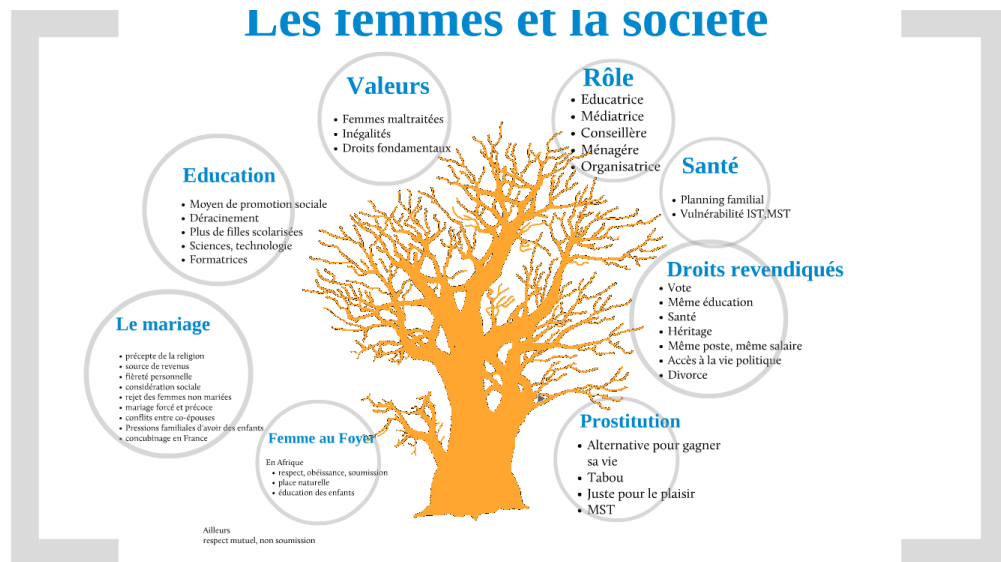
On se marie pour ne pas être seule et être protégée. L'homme est le chef de la famille et en général est responsable des moyens de subsistance. Dans certaines familles plus pauvres, la femme a l'obligation de travailler en plus des tâches familiales pour subvenir à l'essentiel (c'est un point commun avec l'occident). Les hommes ne s'occupent pas des jeunes enfants.

Comme en occident, le rôle principal de la femme est d'élever les enfants, de faire la cuisine et d'exécuter les tâches domestiques! Elles ne ressentent pas beaucoup de considération pour le travail fait.

---

<sup>10</sup> Les femmes et la société : <http://interculturel.correspondants.org/news/les-femmes-et-la-societe>





## Vie quotidienne et tradition<sup>11</sup> :

**Les anciens** ont toujours occupé et occupent encore aujourd'hui une place très importante. Ils entérinent les décisions prises. Par exemple en Côte d'Ivoire, au Mali comme au Burkina, les décisions de mariage appartiennent au patriarce et non aux parents directs des conjoints. Une décision importante relative à la famille ne sera jamais prise par le chef de famille sans consulter le patriarce.

Sur le continent africain, la vie de famille ou de clan, fait qu'un ancien n'est jamais seul. Il représente la sagesse, éduque les enfants et dispose d'énormément de respect. Ils vivront dans l'entité familiale jusqu'à la fin de leur vie. Si les hospices et seniorités n'existent pas en Afrique, ce n'est pas pour la seule question de manque de moyens financiers. Il est impensable qu'un ancien puisse mourir seul !

Une fois "ancien", l'homme est quasi intouchable par la justice quels que soient les actes posés dans sa vie (antérieure).

**L'éducation** est à la charge du clan et des voisins. Mais aujourd'hui, c'est l'éducation par la télé, par la radio et par internet qui a pris le pas. « La civilisation » éduque nos enfants. Le peuple malien conserve encore la tradition dans l'éducation comme par exemple chez les Peuls, les Maures, les Sonrhais.

L'autorité parentale dans les pays européens est très différente. On parle de liberté et les parents « subissent » souvent les enfants. Dans les pays africains, les enfants respectent les parents! La religion y est sans doute pour beaucoup pour la sauvegarde encore de cette valeur.

<sup>11</sup> Vie quotidienne et tradition : <http://interculturel.correspondants.org/news/vie-quotidienne-et-traditions>

## une expérience interculturelle

La circoncision est une pratique commune et même encouragée. Avant elle traduisait le passage d'une étape de la vie à une autre. Par exemple chez les Mossi, l'homme était circoncis à l'âge de la puberté et c'était l'objet d'une cérémonie grandiose différente selon les époques. Sur la question de l'excision, le débat est commun à tous les pays. Malheureusement elle est encore bien présente dans les villages malgré de nombreuses campagnes de sensibilisation.

La perception de l'alimentation diffère aussi suivant les cultures. Ainsi, chez les Maures, une fille ne doit pas paraître maigre.

**Au niveau du mariage**, la dot existe même si elle est différente d'un pays à l'autre dans les détails. Par exemple, au Mali elle est constituée de paniers de cola et d'un peu d'argent. Au Burkina Faso, elle comprend des feuilles de tabac et du porc. Chez les Bétés en Côte d'Ivoire, ce sont des casiers de liqueurs, une somme importante d'argent et de nombreux pagnes (et la liste peut s'allonger d'une famille à une autre).

**La langue...** nous unit. Ainsi, le nouchi, ce français mélangé à la langue nationale est aujourd'hui parlée ici en Afrique et même en Europe.



### Les autres et nous<sup>12</sup> :

La perception du corps diffère selon les continents. En Afrique, le corps est un objet nourricier, un objet de contact, de fraternisation. Le toucher en ce sens joue un rôle important et non forcément sensuel. En Europe, le corps est souvent objet de désir, objet sexuel à cacher ou à exposer par la publicité par exemple.

<sup>12</sup> Les autres et nous : <http://interculturel.correspondants.org/news/les-autres-et-nous-2>

## une expérience interculturelle

Il n'en reste pas moins qu'il existe des points communs entre ces deux continents comme par exemple le respect lié à la mère. En Europe, une des plus grande offense est l'injure à l'endroit de la mère. En Afrique, provoquer la nudité de la mère est perçu comme une grande malédiction.

La subtilité de la langue française (langue de la diplomatie) peut permettre d'intégrer les différences et les ressemblances et intervenir lors de médiations. Les dirigeants Africains jouent souvent un rôle de médiateurs dans les grandes causes du monde actuel !



### Les migrants<sup>13</sup> :

Le thème de la migration est omniprésent sur le continent africain. C'est le « rêve » de chacun. Il existe plusieurs raisons de quitter le pays :

- fuir la situation matérielle souvent critique, la guerre ou la famine pour aller vers un ailleurs qui ne peut pas être pire ;
- la pression familiale. Un enfant est souvent « sacrifié » pour l'exil avec le devoir d'envoyer une part importante de son futur salaire et permettre ainsi à la famille de vivre
- la vie en occident (et plus particulièrement en France) est souvent idéalisée par ceux qui reviennent occasionnellement dans la famille. Cadeaux, beaux costumes (loués bien souvent pour l'occasion), photos masquant souvent la réalité des choses, faisant naître dans l'inconscient collectif et individuel une fausse réalité et poussant à l'exil.
- l'éducation et la formation professionnelle plus accessible et plus variée en occident et souvent inexistante sur place
- rejoindre des membres de la famille déjà exilés

<sup>13</sup> Les migrants : <http://interculturel.correspondants.org/news/les-migrants>

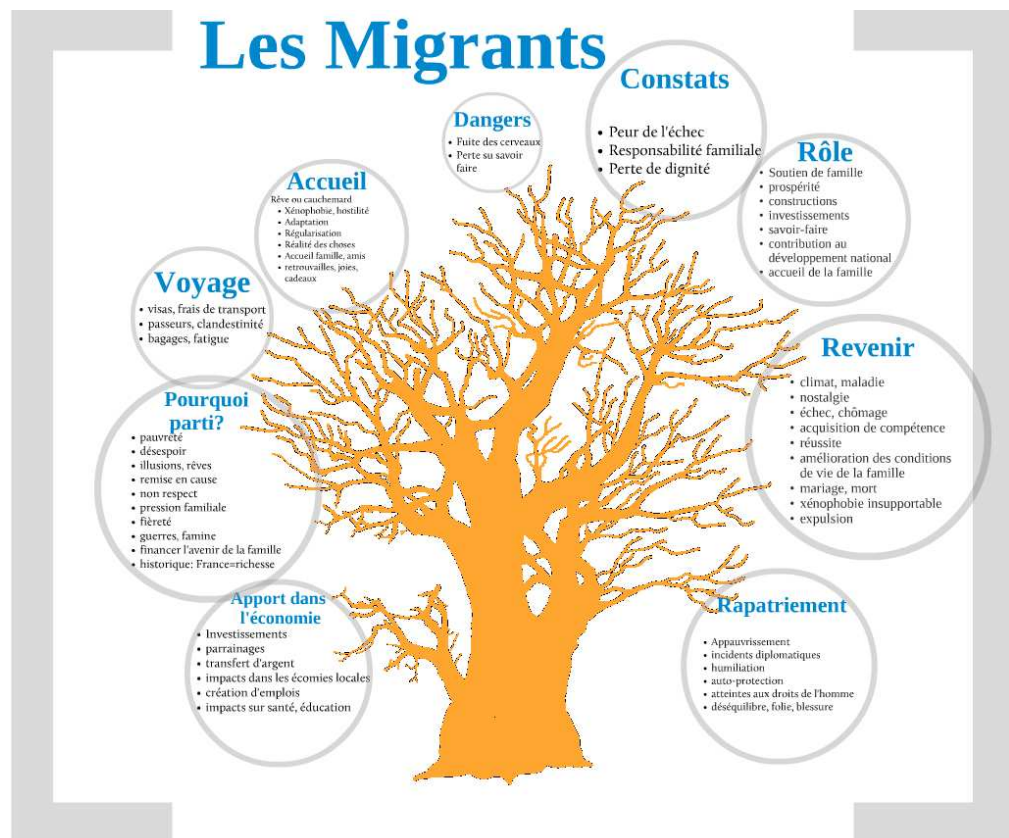
## une expérience interculturelle

Le voyage est souvent le début de la désillusion (coût, conditions, dangers). L'accueil sur la terre d'exil, si on ne dispose pas de contacts au sein de la diaspora locale, est souvent hostile. Le racisme est encore bien ancré. Il faut une grande capacité d'adaptation et même lorsque l'on étudie et que l'on trouve un travail, trouver un logement et se régulariser ressemble souvent au parcours du combattant.

L'impact des transferts de capitaux des émigrés et de la diaspora en général n'est négligeable sur les économies locales. Le danger par contre est la fuite des cerveaux et du savoir-faire car peu d'émigrés rentrent au pays durant leur vie active.

Lorsque les migrants rentrent (quand il ne s'agit pas d'une expulsion), c'est qu'ils ont mis assez d'argent de côté pour faire vivre la famille, se faire construire une maison et s'assurer une vie plus confortable.

Il est important d'améliorer le niveau de formation locale en Afrique et éviter ainsi le déplacement de populations.



### Les arts et culture<sup>14</sup> :

Il existe une grande diversité dans les approches de la langue et des arts :

- la diversité culturelle dans l'art et l'artisanat

<sup>14</sup> Les arts et culture : <http://interculturel.correspondants.org/news/les-arts-et-cultures>

## une expérience interculturelle

- les instruments de musique, guitare, djembé, piano, balafon ngoni.... (le Conservatoire des Arts et Métiers –CAM- à Bamako est une école qui forme les élèves à une double culture, traditionnelle et moderne)
- les objets d'art : bijoux, colliers à base de noix, de coquillages, de graines, de fruits séchés, de bois, d'argile, de fer, de plastic, de béton, de tous matériaux de récupération...
- l'art culinaire : le tô, le moni (bouillie du matin), le fromage, le vin le pain
- les approches dialectales : le français de côte d'ivoire, le français canadien, le français de Suisse, le français de Belgique
- les tenues vestimentaires : le grand boubou a base de coton traditionnellement fait, le bazin, le bogolan, l'indigo, les vestes, manteaux en lin synthétique, etc.
- les religions : musulmane, chrétienne (Burkina Faso), animiste...
- l'architecture : au Mali les maisons sont construites en banco, paille etc.. et ne disposent que de peu d'étages. En France les maisons sont en pierre, briques, béton, tuile, tôle, vitre...

Pourtant, plusieurs choses nous rassemblent

- la langue française malgré ses variantes
- l'enseignement de base
- des objectifs communs (des centres d'intérêt comme le forum InnovAfrica auquel nous participons)
- nos destins (la colonisation et la post-colonisation)



## 2.4 Redéfinir le projet

### 2.4.1 Le « texte martyr »

Au retour, au sein de l'équipe de pilotage, il y eu un décalage entre les animateurs du réseau qui avaient vécu la rencontre physique et de l'autre

## une expérience interculturelle

---

coté l'institut et la collectivité. Les vécus différents mais aussi les objectifs différents (voir 2.1 L'origine du projet et le syndrome de Janus, page 7) rendirent encore plus difficiles la compréhension mutuelle dans les réunions en ligne de pilotage. Il devenait nécessaire de remettre à plat le projet.

Il devenait nécessaire de repartir sur de nouvelles bases communes. Le réseau propose alors de produire un « texte martyr ». Celui-ci est proposé au groupe de pilotage le 8 février 2010.

### « Texte martyr » proposé pour redéfinir le projet interculturel

[§1] **L'objectif du projet interculturel** est de produire des documents en français sur divers thèmes qui montrent à la fois comment le français se pratique de façon diversifiée et comment cette langue commune rapproche nos modes de pensée et nos valeurs.

[§2] **Les destinataires des documents** sont les personnes qui apprennent le français et ceux qui s'intéressent à cette langue et à son impact nos cultures (amoureux de la langue, journalistes...)

[§3] **Les documents sont produits par un processus collectif** avec un ensemble de personnes qui souhaitent participer. Le processus peut être réalisé en ligne ou lors de séances organisées en présentiel avec un groupe. Le processus se déroule en plusieurs étapes :

1. **Choix d'un thème** et constitution d'un ensemble de ressources diverses autour de ce thème pour permettre d'enrichir le débat sous la forme de textes, audios et vidéos. Ces diverses ressources sont placées sur la partie blog du site ;
2. **Choix d'une question** qui permet d'angler le thème autour de la langue française et de donner envie de réagir ;
3. **La question est posée au groupe** afin de collecter la diversité des approches et de chercher à identifier les valeurs et modes de pensée communs. Lors le processus est en ligne, la question est posée sur la liste de discussion et l'animateur du thème relance les participants, reformule, synthétise et sollicite tel la participation de participants qu'il sait intéressé afin de mettre en place un dynamique collective ;
4. **Un document de synthèse est produit** à partir des réponses. Il peut prendre plusieurs formes (texte, arbre à penser, vidéo ou un ensemble de ces différentes formes). Lorsque le processus est en ligne, il est placé sur la partie Wiki du site ;
5. **Pour produire le document final**, le document produit collectivement est soumis de nouveau au groupe qui l'enrichi par ses commentaires de façon itérative jusqu'à la production du document final satisfaisant le groupe. Il est alors rendu accessible depuis la page d'accueil du site avec les autres documents finalisés ;

Afin de permettre de faire converger les compréhensions différentes des acteurs qui ont du mal à se comprendre, il est proposé un processus un peu formel de commentaires :

## une expérience interculturelle

---

**Règle 1) D'abord une vision commune et ensuite le site** : à ce stade, il ne s'agit pas encore de parler de la forme que va prendre le site interculturel mais d'avoir un texte qui serve de base commune afin que le site soit ensuite mis en forme pour refléter cette démarche ;

**Règle 2) Proposez des alternatives** : il ne s'agit pas de reprocher ce qui ne va pas dans le texte, mais de proposer de façon constructive une alternative qui vous semble meilleure ;

**Règle 3) Faites des commentaires précis** : pour faciliter les échanges sur le texte mais aussi sur les propositions de modifications de chacun, indiquez pour chacun de vos commentaires le numéro de paragraphe (§2 par exemple) ou le numéro de point dans le processus (point 2 par exemple), le texte précédent et le texte tel que vous le proposez. Vous pouvez également ajouter pourquoi vous proposez cette modification. Le rédacteur se chargera lorsque les commentaires seront acceptés par les autres, de faire une nouvelle itération du texte ;

Il est intéressant de voir que ce texte reflète la compréhension du réseau tel qu'exprimé lors de la première visioconférence

de démarrage du projet avec les trois acteurs du pilotage (la collectivité, l'institut et le réseau). Il oublie la partie de « *production de contenus élaborés [pour] notamment les réseaux de recherche* », l'autre objectif proposé lors de la première réunion physique entre le réseau et la collectivité. Cette approche a permis un échange d'une trentaine de mails en trois semaines permettant à l'équipe de pilotage du projet d'arriver à un texte commun.

### **2.4.2 Un texte commun qui regroupe sans totalement réunir**

#### Texte commun de définition du projet interculturel

L'objectif du projet interculturel est de partager sélectivement des ressources et de produire des documents visant à témoigner de la diversité des cultures francophones, à montrer comment la langue française se pratique au sein des pays et régions francophones du monde et à encourager la réflexion sur ce qui nous rapproche et nous distingue (modes de pensée, valeurs). La langue française dans ses multiples expressions est à la fois l'outil et l'objet ultime de cette démarche, dans la mesure où elle est étroitement impliquée dans la construction de la pensée et où elle véhicule en elle-même des valeurs originales.

Les documents s'adressent à tous ceux qui apprennent ou enseignent le français, qui s'intéressent à son impact sur nos cultures (francophones de tous horizons amoureux de la langue française, journalistes...) et/ou qui placent cette langue au cœur de leur activité : chercheurs, écrivains, écrivains, orateurs, auteurs-compositeurs-interprètes, médiateurs...

Les documents produits résultent d'un processus collectif ouvert à toute personne intéressée par le sujet traité. Publiés sous licence Creative Commons, ils pourront être utilisés comme supports pédagogiques, les enseignants et formateurs étant alors invités à mutualiser les activités



## une expérience interculturelle

---

réalisées autour des thématiques proposées. L'élaboration des documents peut s'effectuer en ligne ou lors de cours ou de séances organisées en présentiel avec un groupe. Le processus se déroule en plusieurs étapes :

1. Choix d'un thème par un coordinateur et constitution d'un ensemble de ressources (textes, images, séquences audio ou vidéo...) permettant d'enrichir le débat autour de ce thème. Ces ressources sont placées dans la partie du site organisée en blog ;
2. Choix d'une question ou d'une ressource permettant d'axer le thème sur la langue française et de susciter/provoquer des réactions ;
3. La question est posée au groupe afin de collecter la diversité des approches et de chercher à identifier les valeurs et les modes de pensée communs. Dans le cas d'un processus en ligne, la question est posée sur la liste de discussion et l'animateur du thème relance les participants, reformule, synthétise et sollicite sélectivement des contributions de façon à enclencher une dynamique collective ;
4. Un document de synthèse combinant plusieurs formes (texte, « arbre à penser », audio, vidéo, etc.) est produit à partir des réponses recueillies. Lorsque le processus est conduit en ligne, ce document est publié dans la partie du site organisée en Wiki ;
5. Pour établir le document final, la version élaborée collectivement est de nouveau soumise au groupe, qui l'enrichit par ses commentaires de façon itérative jusqu'à approbation par l'ensemble des participants. Le document « bon à publier » est alors rendu accessible, avec les autres documents finalisés, depuis la page d'accueil du site.

Le texte final comprend les objectifs compris initialement par chacun (production de contenus pédagogiques et production de textes élaborés pour les chercheurs), mais pas de façon explicite. Le paragraphe suivant donne pourtant la clé : « *Les documents s'adressent à tous ceux qui apprennent ou enseignent le français, qui s'intéressent à son impact sur nos cultures (francophones de tous horizons amoureux de la langue française, journalistes...) et/ou qui placent cette langue au cœur de leur activité : chercheurs, écrivains, écrivains, orateurs, auteurs-compositeurs-interprètes, médiateurs...* ». Mais comme ce qui avait été perçu était une divergence dans la façon de procéder et non une divergence dans les objectifs initiaux, cette dernière est restée invisible...

### **2.4.3 Les pièges de l'écrit**

C'est une chose que nous avons pu constater plusieurs fois : même le rédacteur d'un texte n'en comprend pas tous les éléments ! Lors de l'écriture d'un livre par exemple, l'un d'entre nous se vit dire par un de ses lecteurs « j'ai mis en place tel aspect qui m'a énormément servi ». Pourtant, l'aspect en question n'avait pas été vu par l'auteur lui-même dans son propre livre ! Dans un groupe de travail sur l'intelligence collective, le rédacteur des synthèses autour des échanges collectifs, décida après avoir obtenu un texte qui convenait à tous, de modifier quelques termes par des synonymes pour éviter les répétitions. Il s'attira les remarques de certains participants qui faisaient une distinction importante entre les deux termes. Comme, lors de la première synthèse, il avait choisi, par hasard, le bon terme, il n'y avait pas eu de débat sur cette distinction qu'il ne connaissait pas encore. « Quand vous



## **une expérience interculturelle**

---

faites un livre, il y a autant d'interprétations du livre que vous pouvez avoir de lecteurs. » (Jean-Paul Dubois).

Pourtant ce n'est pas faute d'essayer. Comme le dit Morgan Sportès « Tout écrivain, symboliquement, extermine son lecteur, afin de mieux lui offrir son œuvre achevée ». Ainsi, dans la société occidentale, la langue, et encore plus la langue écrite, sont perçues comme devant être le moins ambiguës possible, ce qui est un leurre. Le chinois, au contraire, assume l'ambiguïté de la langue. Mieux encore, dans la langue orale, beaucoup de mots se prononcent de la même façon (un mot est en général un phonème, et même si le nombre de phonèmes est plus important que dans les langues occidentales, grâce notamment à l'accentuation, beaucoup de mots se prononcent de la même façon). Ainsi, un des objectifs de la langue chinoise est avant même de vouloir communiquer sa propre pensée, de pouvoir montrer à l'autre que ce qu'il vient de dire peut être compris autrement. Le chinois est plus encore une langue à penser qu'une langue pour communiquer<sup>15</sup>.

Armé de ce texte commun qui a permis de « resynchroniser » le groupe grâce aux échanges, sans toute fois lever l'ambiguïté, le groupe de pilotage décide de lancer un premier thème. La musique est choisie car c'est le thème de prédilection d'un des membres du groupe qui a rejoint peu avant l'équipe de pilotage grâce à l'institut. C'est également un terme transversal qui permet d'aborder de nombreuses facettes de l'interculturalité.

### **2.5 Nouveau départ en ligne et... en musique**

#### **2.5.1 Démarrage du thème**

En Mars 2010, le site interculturel est restructuré pour permettre la nouvelle approche et accueillir le premier thème sur la chanson. Il intègre peu après un fil d'actualité présentant la veille autour du thème. Le flux d'actualité n'a pas vocation à s'inscrire dans une page de travail déterminée dans la mesure où son objet est d'irriguer la réflexion sur tous les thèmes « Musiques et chansons » en cours ou à venir. L'outil de réseau social du réseau est également mis à contribution pour élargir la base des contributeurs.

Le 14 Mai, le nouveau thème est lancé avec une première discussion autour de la vision de la France dans les chansons.

*« Nouvelle organisation du site, nouveaux espaces collaboratifs, nouveaux projets... l'Interculturel en francophonie a fait son grand ménage de printemps et vous invite à fêter ça en paroles et en musique... avec un premier sujet de discussion lié au thème Musiques et chansons :*

*CHACUN SA FRANCE, CHACUN SON REFRAIN\**  
(\* merci Tonton David !)

*Déclaration d'amour (béat, critique, déçu), vision d'Eldorado ou de paradis perdu, requiem pour un rêve défunt, sanglant règlement de compte...*

---

<sup>15</sup> Culture et écriture chinoise, rencontre avec Jean-Michel Guitaud : <http://www.cornu.eu.org/news/65>

## une expérience interculturelle

---

*L'interminable cohorte des chansons évoquant la France décrit un vaste spectre de perceptions, de sentiments et de ressentiments. Mais dans ces corps à corps avec son pays d'origine ou d'adoption, c'est aussi la langue qui est prise à parti, qui bouge et s'enrichit de nouveaux "lieux communs". Ici plus qu'ailleurs sans doute, la chanson francophone révèle pleinement la puissance expressive et la capacité d'adaptation du français à tous les rythmes du monde.*

*On a tous dans l'cœur des bribes de chansons qui nous parlent du pays, d'un pays, d'une ville, d'un lieu... Quels fragments de français chanté résonnent aujourd'hui dans votre mémoire ? »*

### **2.5.2 Une première sélection de chansons**

Une première liste de chansons évoquant la France est proposée pour permettre aux contributeurs de simplement réagir dans un premier temps pour ensuite plus facilement proposer eux-mêmes les chansons qui les ont marquées. Cette première sélection doit beaucoup à un article – polémique à souhait – de Louis Moulin sur Slate.fr : « La «Douce France» est une garce ». Ce premier échantillon est essentiellement franco-français mais à pour but à être élargi par les contributions.

- **Douce France** : Sûrement pas la meilleure chanson de Trenet, mais le fait est qu'on a tous le refrain en tête... Pourtant le texte (composé en 1943) m'inspire un certain malaise. "Mémoire", "souvenirs", "autrefois", "enfance", "dans la joie et la douleur"... l'aveuglement érigé en art. Alors pourquoi cette emprise sur notre mémoire : l'effet du matraquage ? Pas si sûr... Au-delà du sens, c'est la mise en musique de la langue qui enchante, cette façon prémonitoire de caler les syllabes sur la section rythmique pour les faire rebondir. Une oreille prodigieuse qui a complètement assimilé la révolution musicale du jazz. Pour Boris Vian, Trenet est celui qui, le premier, a su faire swinguer la langue française.
- **Douce France** : (reprise par Carte de Séjour, Rachid Taha) - Avant tout un geste politique sous forme de joyeuse pochade : « *Une chanson écrite en 1942 et chantée par des Arabes, pour nous, c'était comme si on changeait de sexe en direct.* » Le décalage entre les paroles et la musique est jubilatoire, même si le projet musical ne me semble pas complètement abouti.
- **Ma France** : (Jean Ferrat) : chant de révolte contre les injustices, qui invoque les poètes de la résistance, mais en alexandrins de facture plus que classique (Hugo, voire Racine) – tant de paradoxe dans cette chanson ! Et malgré tout l'émotion passe : chaleur du grain de voix, personnalité attachante de cet artiste généreux, authentique, lucide, qui choisit franchement son camp tout en se posant au-dessus de la mêlée. Le coup de gueule tranquille. Et toujours cette sensualité d'un rapport "vécu" à la nature : *Quelque chose dans l'air a cette transparence. Et ce goût du bonheur qui rend ma lèvre sèche. Ma France*
- **Lettre à France** : (Michel Polnareff) - "*Depuis que je suis loin de toi / Je suis comme loin de moi / Et je pense à toi tout bas*" : Une autre nostalgie, celle de l'exilé. "France" (le prénom), "je", "tu", "toi", "moi" : une économie de mots absolue pour confiner la douleur muette de la séparation ("*ce silence / parfois au fond de moi*") dans la plus stricte intimité du couple amoureux.

## une expérience interculturelle

---

- **L'Hexagone** : (Renault) - On attend surtout le retour du refrain, dont les vers 2 et 4 changent à chaque fois, avec ce petit temps d'attente après "hexagone" et "trône" qui décuple l'effet comique : *Etre né sous l'signe de l'hexagone, ... c'est pas c'qu'on fait d'mieux en c'moment, et le roi des cons, sur son trône, ... j'parierai pas qu'il est all'mand.*
- **C'est ça la France** : (Marc Lavoine) - Superbe travail prosodique sur un rythme de reggae à l'accélééré. Fluidité du débit dont presque tous les accents prennent notre oreille à contrepied – par exemple dans le refrain : *C'est ça - la France / Du chili dans les gamelles et du vin dans les bidons / C'est ça - la France*

Sans oublier bien entendu :

- Un jour en France (Noir Désir)
- Ma France à moi (Diam's)
- La France hallucine (Kool Shen)
- Jeunesse France (Psy 4 de la Rime)
- Ma France d'en bas (Brasco)
- Notre France à nous (Sinik)
- France ta mère (Babylon Circus)
- La France (Sniper)
- etc.

Il est proposé, à partir des chansons identifiées, de travailler avec différentes approches. Sur les mots utilisés tout d'abord, en cherchant les points de basculement d'un monde à l'autre : *La « gratte » s'enoblit en « guitare », la « balance » se professionnalise en « soundcheck », comme la fiche technique en « rider ». De même, certains mots fréquemment entendus (« cachet », « manager », « droits »...) traduisent moins les réalités quotidiennes des autochtones que leurs aspirations.*

Une deuxième approche consiste à interroger le statut singulier du français dans le rapport entre textes et musiques. « On entre dans une chanson par la musique, on y reste pour les textes. » Cette remarque d'Alain Bashung est symptomatique d'un tournant amorcé vers la moitié du siècle dernier par la chanson francophone. En quoi notre langue diffère-t-elle de l'anglais à cet égard ? Comment, et au prix de quelles transformations, s'adapte-t-elle aux différents genres musicaux ? Et surtout, comment la musicalité du français est-elle perçue dans les différentes cultures francophones ? Ceci peut être fait à travers les reprises de chansons (*Blowing in the wind* de Bob Dylan versus *Dans le souffle du vent* de Hugues Aufray ; ou à l'inverse *Comme d'habitude* versus *My Way*) ; les confrontations de chansons francophones se rapportant à un même thème (*Ancien Combattant* de Zao versus *Les Joyeux Bouchers* ou bien *Le Déserteur* de Boris Vian) ; ou encore les collaborations musicales interculturelles (comme le duo de Francis Cabrel et Zachary Richard dans *La promesse cassée*).

Enfin, une troisième approche s'intéresse aux lieux de concerts comme lieux de mémoire, chacun pouvant y évoquer un souvenir marquant ou une anecdote vécue.

### **2.5.3 Synthèse des contributions sur les chansons**

La première phase, qui s'est déroulée de mi-mai à la fin juin, a permis aux participants (une vingtaine à ce jour) d'ébaucher un premier recensement. Chacun a présenté une ou plusieurs chansons en cherchant à expliciter son lien personnel avec tel ou tel aspect de chaque œuvre évoquée. Comme on pouvait s'y attendre, l'aspect linguistique n'a été qu'effleuré dans les contributions publiées. A ce stade, les participants ont avant tout cherché à témoigner de leur rapport singulier avec certaines chansons (souvenirs, émotions...), tandis que la question de l'évolution de la langue relève d'une démarche plus collective. Trois grands thèmes sont ressortis.

#### **« On est de son enfance comme on est d'un pays »**

Les premières contributions, dont plusieurs provenaient du reste de Français vivant à l'étranger, faisaient spontanément écho à cette remarque de Saint-Exupéry. A travers l'évocation d'un pays, c'est notre enfance que certaines chansons nous restituent par bouffées.

Parmi les chansons citées, on trouve par exemple :

- Belle-Île en Mer : "*Souvent, quand on me parle de la France - j'en suis éloigné depuis longtemps -, je pense à cette chanson*"
- Louxor j'adore : "*On passe devant un cimetière, on aperçoit un clocher... La première fois que j'ai vu le clip, j'ai même cru reconnaître une rue du petit village de mes grands-parents, en Bretagne, où j'allais enfant !*".

Le lien affectif des Français avec leur coin de campagne connu lors de l'enfance ou des vacances, a survécu à l'exode rural, et il serait intéressant de savoir comment cet attachement universel s'exprime sous d'autres climats. Par exemple, le "village" est certainement un thème souvent évoqué dans la chanson africaine, mais dans quelle(s) langue(s) ?

On notera en passant la sur-représentation de la Bretagne, terre d'échanges, de grands voyageurs, comme le souligne l'auteur d'une page consacrée à la chanson de Gilles Servat Je dors en Bretagne ce soir : "*Et puis il y a les océans, les ports et les chemins qui permettent de relier les cultures différentes*").

#### **"Chanter c'est partir un peu" : l'artiste apatride ou citoyen du monde ?**

En même temps qu'elle ravive nos racines territoriales, la chanson nous invite à échapper à notre condition, à croiser toutes nos origines réelles ou imaginaires. C'est le cas par exemple de la contribution, dans la page Ici ou ailleurs (sur la chanson "Jammu Africa" d'Ismaël Lô) : "*Peut être parce que j'y suis né, il m'est impossible de penser à la France sans penser à l'Afrique.*" Une remarque qui fait étrangement écho au début de la chanson A Ostende d'Alain Bashung : "*A Ostende j'aime Gibraltar*". Rêver d'ailleurs, d'être ailleurs, d'être d'ailleurs... Le concept officiel d'identité nationale résiste mal à une lecture attentive des paroles de chansons.

#### **Des mots bleus aux ecchymoses : Paris nouvelle capitale du désamour ?**

## une expérience interculturelle

---

La page sur les *Champs Elysées*, évoquant un souvenir d'adolescent émerveillé en découvrant l'Arc de Triomphe, a suscité un commentaire très critique sur la réalité actuelle de ce quartier, puis une page sur la rancœur voire l'hostilité croissante des artistes français vis-à-vis de Paris. Point de vue tempéré par le chanteur Stéphane Cadé qui, en guise d'introduction à sa chanson *Neuilley Saint James*, nous invite à continuer "*de mythifier cette ville, d'alimenter la légende, comme l'ont fait tant d'illustres menteurs avant nous. Ces mythes façonnent la réalité de ceux qui viennent après*".

### **2.5.4 Bilan des échanges en ligne sur musiques et chansons**

#### **Quelques contributions africaines**

A quelques belles exceptions près, comme *50 ans de dépendance (Smockey)* ou encore *La France en chansons vue d'Afrique -*, les contributions sont encore majoritairement centrées sur l'Hexagone. Il semble que les animations écrites (sur la liste, le site et le réseau social) et les contributions orales lors des rencontres à Bamako, Dakar et Marseille, ont touchées des publics différents (voir 5.3.1 Oral ou écrit : comment échanger entre nous ? page 67). La contribution de Dominique du Sénégal illustre bien la vision de la chanson française depuis l'Afrique :

*A l'âge où les premières flèches du dieu Cupidon transperçaient nos petits coeurs d'adolescents, c'était la musique française qui apaisait nos nouvelles blessures innocentes. Et, Mireille Mathieu avec « on ne vit pas sans se dire adieu », à côté de Nana Mouskouri « Adieu Angeline » et autres, faisait partie de nos chansons préférées. D'ailleurs, les plus « atteints » parmi nous, surnommés sympathiquement « les petits français », étaient persuadés que ce genre musical aidait à surmonter la distance, le temps et les divers obstacles.*

*Une vision certes romantique et idéaliste de l'hexagone et de sa langue. Mais faut-il en rire ? Ou en garder un souvenir rafraichissant ? De toutes les façons comme le dit Mireille Mathieu « un souvenir ment toujours un peu ». Et comme l'affirme l'auteur sénégalais, Birago Diop « Quand la mémoire va chercher du bois, elle rapporte le fagot qui lui plaît », mon fagot à moi reste la beauté des textes et leurs dimensions évocatrices.*

#### **Premières visites d'artistes**

L'une des ambitions de ce travail était d'**intéresser de jeunes chanteurs actuels à ce débat sur l'interculturel en francophonie**, pour commencer à réfléchir ensemble à des projets concrets (par exemple, concerts Interculturel musique et chansons). De nombreux contacts ont été pris et certains ont déjà abouti : artistes venant échanger sur le groupe (Marina Trueba) ou publiant parfois directement leurs chansons ou celles d'autres chanteurs de leur réseau (Stéphane Cadé, Fleur Offwood, Christophe Nicot...). Ce n'est là qu'un début et nous savons qu'il y a parfois loin de la manifestation d'intérêt à la "décision de passage à l'acte". Mais le renforcement de ces liens dans la vie réelle sera l'un des meilleurs garants de la pérennité et de l'intérêt du projet. Celui-ci aura d'autant plus de sens qu'il aura des implications concrètes dans la vie des participants.

### **2.6 Rencontres à Dakar et Marseille**

#### **2.6.1 Table ronde lors des rencontres Afropixel à Dakar**

Du 10 au 12 Mai 2010, le réseau est invité par la francophonie à venir présenter ses travaux au festival Afropixel à Dakar. En pleine préparation du lancement du thème Musiques et chansons, c'était l'occasion de faire réagir les participants en présentiel. Des petites interviews vidéos furent tournées<sup>16</sup>.

##### Sylvestre (Burkina Faso)

*« Moi j'aime bien les chansons de Francis Cabrel, ça symbolise pour moi la France parce que c'est des chansons douces, vraiment, souvent un peu mélancoliques. »*

##### Housseni (Mali)

*« Moi, ce qui me rappelle la France, c'est cette chanson de Daniel Guichard, là où il chante... mon père, c'est mon père ou mon vieux, c'est la chanson dans laquelle il décrit son père, austère et digne, et surtout l'image qu'il fait ressortir, le père, le père austère, aimé et respecté, ou sinon le père respecté mais pas aimé. Lui il aime son père, avec cette austérité, pour tout le comportement qu'il a, ça dénote le lien entre le père et le fils. »*

##### Dioncounda (Mali)

*« J'ai une chanson de Salif Keita, le rossignol du Mandé, c'est « Nous pas bouger ». C'est une chanson qui traduit et met en scène des relations très conflictuelles du point de vue culturel, civilisation et même aussi ??? entre, non seulement la France et le Mali son pays d'origine, mais somme toute entre l'occident et les pays du tiers-monde, et principalement l'Afrique noire, le Sud Sahara, parce que ce n'est pas le même traitement que les Magrébins ont avec la France que les Africains de l'Afrique noire au sud du Sahara. « Nous pas bouger c'est une résistance à cette injustice-là, au rejet des Africains noirs pour les cartes de séjours, les visas en Europe. Donc les Africains de France qui disent « nous pas bouger », avec les problèmes des sans-papier, vraiment on vit dans les affres post-coloniaux d'une relation très conflictuelle. »*

##### Abass (Mali)

*« La chanson qui m'a beaucoup inspiré en France c'est la chanson de Diam's, quand elle dit « Ma France à moi », ce qui est très signifiant, il faut le reconnaître, parce qu'en fait elle explique beaucoup de choses sur la réalité de la France d'aujourd'hui, qui fait qu'il y a beaucoup de gens qui ont des problèmes, qui sont des exclus, et pourtant on pourrait essayer de les récupérer aussi, pourquoi on n'a pas essayé d'aller vers les banlieues. Parce qu'effectivement il n'y a pas que les mauvais là-bas, il y a aussi des gens bien qui sont prêts aussi à travailler, qui sont prêts à mettre aussi leur savoir-faire pour le développement du pays, ce qui est très important.*

---

<sup>16</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=gJD5ww2bxPO>

*Et aussi, mon collègue vient d'évoquer Salif Keita, et il y a une chanson de Salif Keita qui dit « La différence ». Il dit « la différence, c'est quoi ? ». C'est pas seulement la différence pour le blanc et le noir. Parce que Salif Keita, il est très inspiré, je peux même dire que c'est vraiment un poète à mon sens. Donc quand il parle de la différence, il veut montrer que c'est la différence qui est jolie. Il faut créer la différence pour que vraiment on puisse dire qu'il y a une harmonie en ce moment. Sinon, si tout le monde était la même chose, il n'y aurait pas d'harmonie. »*

### Moïse (Cameroun)

*« La musique qui symbolise... pas seulement la France, je pense, mais la relation entre la France et nos pays – on entre dans le cinquantenaire –, c'est une chanson de Pierre Bachelet dont le titre est je pense « Le Dernier Bal ». Il y a particulièrement un passage où il dit « en ce temps-là j'avais vingt ans, j'avais vingt ans depuis longtemps, j'avais vingt ans éternellement », et donc je fais le rapprochement avec les 17 pays africains qui fêtent le cinquantenaire de l'indépendance. Ça fait cinquante ans que nous sommes indépendants, c'est le moment de nous poser des questions. Ça fait cinquante ans que nous sommes indépendants : avons-nous cinquante ans depuis longtemps, avons nous effectivement cinquante ans, c'est le moment de faire le point sur tout ce que nous avons pu faire, qu'est-ce que nous avons pu faire de nos indépendances, sommes-nous effectivement indépendants (??). Et pourquoi je pense à la France, c'est parce que je me demande « est-ce que... que veut dire l'indépendance ? La France n'aurait-elle pas dû nous aider à grandir ? Parce que cinquante ans chez nous c'est l'âge... en fait on est à la retraite ! C'est-à-dire qu'on est dans le troisième âge déjà. Mais quand je regarde, nous sommes encore... c'est pourquoi je dis « peut-être que nous avons cinquante ans depuis longtemps, d'où le parallèle avec la chanson de Pierre Bachelet qui dit « j'avais vingt ans, j'avais vingt ans depuis longtemps, j'avais vingt ans éternellement », donc vivement (??) que nous n'ayons pas cinquante ans éternellement. »*

Plusieurs thèmes déjà évoqués dans les échanges en ligne ou lors des rencontres ressortent, de nouveaux apparaissent. Ce qui est intéressant c'est l'alternance de visions négatives et positives : la jeunesse et la mélancolie des souvenirs, la place des anciens, la vision post coloniale mais aussi la jeune indépendance, l'exclusion et le rejet mais aussi la beauté de la différence...

### **2.6.2 Atelier interculturel lors de Lift Marseille 2010**

Une vingtaine de correspondants se retrouvent pour la deuxième année consécutive à la rencontre Lift à Marseille du 5 au 7 juillet 2010. La première journée est consacrée à des ateliers et c'est l'occasion d'organiser une demi-journée autour des travaux du groupe « interculturel ». De nombreux aspects sont échangés (en français) enrichis d'exemples en provenance du Burkina Faso, Belgique, Brésil, Cameroun, Colombie, Côte d'Ivoire, France, Mali, Québec, Pologne... De nouvelles interviews vidéos furent également tournées. Leur retranscription a été insérée dans les différents thèmes qui ressortent de la discussion.

## une expérience interculturelle

---

Trois grands thèmes ont été abordés dans la discussion, en particulier l'obligation (ou l'interdiction) de parler le français, les limites de ce que l'on peut penser lorsqu'on parle une langue, et enfin l'évolution du français vers plusieurs français. Un autre thème sur la place des personnes aux différents âges a également été abordé dans les interviews vidéos.

### **Faut-il parler le Français ?**

Le français est à la fois dans plusieurs pays la langue de l'ancien colonisateur et la (ou une des) langue(s) officielle(s). Utiliser le français dans un échange n'est donc pas neutre. Pour immigrer en France il faut savoir parler français. Mais au pays, avec les problèmes de l'immigration et le risque d'oublier sa culture, certains ne veulent plus parler le français de France.

Housseni (Mali) : ne pas oublier sa culture<sup>17</sup>

*Il y a une chanson... je ne me souviens plus du nom de la cantatrice. En fait c'est une chanson qui interpelle les jeunes, maintenant, qui ont tendance à oublier leur culture, leur société. La dame elle dit « ??? » - Eh toi, tu as beau singer les autres, le tronc d'arbre a beau séjourner dans l'eau, il ne deviendra jamais caïman ! ». Cette chanson c'est pour montrer à la jeune génération que c'est bien de regarder les autres, mais il faut se connaître soi. C'est-à-dire : ce qu'il y a chez toi... tu ne peux pas être comme les autres. Et là, la cantatrice veut montrer que... il faut être soi-même.*

*D'ailleurs elle n'est pas la seule ! Un autre chanteur, sur la même lancée, dit la même chose. « Miye miye / O yo ye ... » - « On est ce qu'on est, on ne saurait être ce qu'on n'est pas ! ». Donc voyez-vous c'est des chansons qui sont là... qui ont du succès, mais quand même, c'est une interpellation de la nouvelle génération est rester dans leur culture.*

Parfois les langues régionales sont perçues comme une résistance au français. Il existe aussi des mélanges comme le nouchi qui est la langue des jeunes en cote d'ivoire (quand ils sont en colère...). Nouchi veut dire « moustache » et il dérive du dioula<sup>18</sup> à 70%. Il est utilisé en particulier par le chanteur Alpha Blondi.

Plusieurs des participants se posent la question : Ne va-t-on pas se mettre à coté du développement si on ne parle pas le français de France ?

Cette situation n'est pas spécifique au français. En Jamaïque, par exemple, on utilise un anglais déformé (le concept de Babylon est le symbole du pouvoir blanc). En Colombie l'identité cherche à s'affirmer plutôt face aux Etats Unis, plutôt que par rapport à l'Espagne dont la Colombie utilise la langue, mais par contre l'espagnol se prononce différemment.

---

<sup>17</sup> [http://www.youtube.com/watch?v=sF8Fsa\\_twjK](http://www.youtube.com/watch?v=sF8Fsa_twjK)

<sup>18</sup> Le dioula que l'on peut assimiler à la même langue que le bambara et le malinké est une langue véhiculaire d'Afrique de l'Ouest parlée par 20 millions de personnes.



## une expérience interculturelle

Dioncounda (Mali) : « Miye miye/O yo ye... » (on est on est/ce qu'on est...) <sup>19</sup>

*Ce que recouvre l'expression « on est on est / ce qu'on est », ça veut dire qu'on ne peut pas forcer le destin, ou alors qu'on a beau forcer le destin, on ne peut devenir que ce que l'on est, atteindre sa propre valeur, on ne peut pas inventer une valeur pour soi. Et donc ça a été... comme un phénomène de mode, et quand ça coïncide avec des moments [...] de grande mutation sociale, [...] ou alors quand ce morceau passe à la télé, chacun chante « on est on est... ». [...]*

*C'est dans un langage très familier, mais le sens concerne tout le monde, tu crois être le nombril de la terre alors qu'en fait il n'en est rien. Le nom de ce chanteur c'est Mangala Camara, qui apparaît souvent dans des tenues... folkloriques.*

Laurent (Pologne) : « Là-bas » symbole d'ailleurs <sup>20</sup>

*Alors, juste pour situer le contexte de la chanson, « Là-bas » est une chanson qui est sortie à la fin des années 80, dans laquelle Jean-Jacques Goldman chante en duo avec une Anglaise, je ne me souviens plus exactement du nom, et cette chanson m'a marqué par ce que j'avais été touché à l'époque par la problématique que Goldman soulevait dans cette chanson, qui était les problèmes d'émigration et d'immigration. Et je trouve cette expression très belle parce que Goldman a bien réussi à retranscrire la part d'imaginaire qui est toujours sous-jacente à des problématiques d'immigration. « Là-bas » ça symbolise avant tout « ailleurs », au-delà des frontières, et il y a toujours cette part de mirage, c'est-à-dire que « là-bas » l'herbe est toujours plus verte que chez soi. Et accessoirement, aussi, j'aime bien cette chanson qui soulève un autre problème d'actualité, c'est la difficulté à concilier vie professionnelle et vie de famille, puisque dans cette chanson, Goldman explique le parcours d'un immigrant qui décide de quitter sa famille pour aller travailler aux Etats-Unis et accomplir ses rêves [un mot inaudible ???].*

### Le multilinguisme

Pourtant on peut parler bien le français et avoir un langage identitaire (comme cela a été constaté par les linguistes dans les banlieues françaises).

Le Cameroun, après le départ des allemands devint un protectorat franco-anglais... et un pays très multilingue. Tout le monde est bilingue anglais-français et parle également une ou plusieurs des 210 langues locales. Il n'y a pas de langue nationale à l'école donc on parle le « pidgin », une sorte de créole anglais (« Tu go où ? »). Cependant les provinces sont soit anglophones soit francophones. La jeunesse urbaine a créé le « camfrançais » qui varie selon les villes. Il s'agit est un mélange de français, d'anglais, de locutions des langues locales et de verlan. Certaines chansons

<sup>19</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=5-CS1jpjix0>

<sup>20</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=PiyoN9hX88c>

## une expérience interculturelle

---

sont en langue locale et d'autres en pidgin. Yaoundé, la capitale du Cameroun, est un regroupement de 20 communes différentes. Environ 1/3 des maires parlent l'anglais et 2/3 le français, mais les anglophones parlent souvent en français

Le français a également une place dans des pays dont ce n'est pas la langue nationale. En Pologne et dans la plupart des pays de l'est de l'Europe, le français est la langue de la culture et de l'amour. Ce sont pratiquement les femmes et les milieux aisés qui parlent le français (contrairement en Afrique où les femmes sont peu scolarisées). Ceux qui parlent français parlent un français très pur. Pourtant, beaucoup de patois polonais sont encore pratiqués (ceux qui parlent le polonais « officiel » ne les comprennent pas) et tout le monde parle aussi le polonais, même si la diaspora parle un polonais un peu différent (mais surtout par l'accent).

En Belgique par contre, avant 1993 (naissance de la Belgique fédérale), les néerlandophones parlaient presque tous le français. Actuellement c'est encore le cas dans les milieux aristocrates, mais pas en public. Si on pose une question en français à un flamand il dira ne pas « comprendre » pas. Mais si on lui dit que l'on est français et non wallon alors il répondra sans trop de problème en français ! Il s'agit dans ces cas là, essentiellement d'une question identitaire et de reconnaissance. Le manque de gouvernement que connaît aujourd'hui la Belgique en est une preuve éclatante.

### Parler une langue simplifiée

Outre un frein « politique » à la pratique d'une langue, il peut exister une difficulté culturelle. Ainsi, en France par exemple, on ne parle (ou ne compose des chansons) que si on l'a maîtrisée complètement. Il n'y a pas cette peur en Afrique et l'africain commence à utiliser une langue dès qu'il en a appris les rudiments. Cette pratique aide à apprendre et donc à développer le multilinguisme. Il semble cependant qu'en France actuellement on se décomplexe grâce aux technologies (blogs, sms..).

### Dominique (France) : de la Bicyclette à la Cibyclette<sup>21</sup>

(fredonne) *on y voyait les beaux matins, la la la la la la la la, avec Paulette.*

*Alors « bicyclette », je ne peux pas entendre ce mot-là sans penser à la chanson qui a été interprétée par Montand, qui n'est pas de lui d'ailleurs, je crois que c'était un Américain qui l'avait écrite, en français. Et après donc, « bicyclette » - « Paulette », « cibyclette » - Bourvil, qui lui est presque bègue dans une interprétation de « cibyclette »... Et donc voilà, j'ai... soixante ans et... une bonne partie de ma vie – parce que cette chanson-là a été créée en 70, une bonne partie de ma vie aura été rythmée par le mot « bicyclette » et l'image que Montand m'en donnait.*

Le musicien malien Idrissa Soumaoro dit dans la chanson « ancien combattant » : « J'ai tué allemand, j'ai tué français petit n'imprudent

---

<sup>21</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=MYoigbWRHjM>

## une expérience interculturelle

---

provocateur, tu ne sais pas que j'ai fait la guerre mondiale. Je suis tchéféré. Une balle est entrée par mon front et sortie par mon *tôn* (nuque en Bambara) ». Il utilise l'argot des tirailleurs sénégalais. Le chanteur Zao de RDC a repris cette chanson 20 ans après.

Frank (Canada) : des mots très simples pour des sentiments profonds<sup>22</sup>

*Alors c'est un hommage aux Beatles : « Michelle / Ma belle / Sont des mots qui vont très bien ensemble / Très bien ensemble ». J'adore l'accent britannique, et puis finalement le son des mots « qui vont très bien ensemble », qui est devenu pour moi presque une phrase passe-partout, que tu répètes un peu sans réfléchir, il y a une force... une force de conviction. Mais j'aime bien cette idée que des mots très très simples – « Michelle », « ma belle » – peuvent provoquer des sentiments très profonds, traduire une exploration intime très profonde, sans que l'on se cache derrière une poésie compliquée. « Michelle ma belle sont des mots qui vont très bien ensemble » et ça se suffit à soi-même. Et tout est dit. Voilà.*

*Donc je pense que c'est pour ça que c'est une phrase qui m'est restée, parce qu'elle a cette simplicité débordante.*

### Quand parler français ou ne parler français pose problème

Parfois, s'exprimer en français peut poser problème. Ainsi, en Flandre ceux qui parlaient français dans la cour de récréation étaient puni. On retrouve cela dans plusieurs pays. Au Sénégal quand on parlait la langue nationale on devait porter « le symbole » autour du cou (un os). Au Cameroun, au marché, si on parle le français on paye 4 ou 5 fois le prix par rapport à ceux qui parlent le Pidgin... Ailleurs, on parle de « faire le petit français en roulant les r ».

A l'inverse, le français sans transformation est parfois imposé. Au Cesti, l'école de journalisme de Dakar, les élèves futurs journalistes s'expriment souvent sur facebook en Wolof ou en français transformé, même quand ils s'adressent à leurs professeurs. Celui-ci leur dit alors : « *je ne comprends pas, Mettez vous à jour sinon vous serez étiqueté ancien combattant* ».

De même au secrétariat du directeur Général Adjoint de l'ANPE du Mali, il existe une caisse : on doit payer 25 CFA pour un mot en Bambara et 100 CFA pour une phrase complète. L'objectif est d'amener progressivement à acquérir des réflexes, y compris pour des stagiaires qui ne parlent pas français alors qu'ils ont fait leur cursus en français. Cela pose parfois des cas de conscience, comme la fois où un interlocuteur au téléphone ne parlait pas le français mais seulement le bambara...

### Les limites de la langue

L'un des participants nous raconte une histoire : « Je n'arrive plus à pleurer en bambara » – « Ben alors pleure en français » – « ai, bi, ci »

---

<sup>22</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=rGuW-VC-7aQ>

## une expérience interculturelle

---

Derrière cette blague, se pose la question des limites d'une langue (voir 5.4.1 La fausse précision de la langue page 70). Cela s'exprime par exemple par la distinction entre des concepts qui peuvent être exprimés par des mots différents dans une langue mais qui sont rassemblés en un seul mot dans une autre langue :

- L'espagnol a deux termes pour le deux verbes être : « ser » (« je suis un homme ») et « estar » (« je suis bien aujourd'hui »). Une telle distinction en français nous éviterait bien des querelles (« je suis bien » peut vouloir dire que l'on est fondamentalement quelqu'un de bien ou que l'on vient de faire quelque chose de bien... sans compter que cela peut également vouloir dire que l'on se porte bien...)
- Le grec ancien disposait de trois mots pour exprimer le temps : chronos (le temps qui passe), kairos (l'instant présent), aeon (le temps cyclique)

La grammaire peut également être source de limitation. Il existe par exemple une distinction entre le duel (interpersonnel) et le pluriel (à partir de 3) entre autre dans les langues slaves<sup>23</sup>.

Une troisième limitation vient d'expressions qui ne peuvent se traduire littéralement : Salif keita chante « l'enfant qui va manger le bénéfice » (profiter). Dans certains cas des expressions n'ont pas leur pendant dans une autre langue ne permettant pas de « penser » un concept particulier. Ou bien encore des langues utilisent des expressions différentes faisant penser ce concept autrement : « *tu te paies ma tête* » se dit « *you are pulling my leg* » en anglais (« *tu me tires la jambe* »).

### Du Français aux français

#### Les Français dans les différents pays

La réflexion du groupe est partie d'une question : est-ce que Brel chante en français de Belgique ? (avec des termes comme « septante »...)

Un français adapté existe en Belgique, Suisse ou encore Québec. En Afrique, cela dépend du pays :

- En Côte d'Ivoire il y a une volonté de faire ressortir la culture ivoirienne (« keshia » pour « qu'est-ce qu'il y a »)
- Au Sénégal on parle de sénégalisme mais avec des perceptions diverses. Oumar Sankharé répertorie les sénégalismes dans les discours, qu'il considère comme des « fautes de grammaire ». René Dumont se contente de les rassembler dans un livre. Léopold Sédar Senghor, considérant que le français doit être uni, a cherché à les faire accepter par l'Académie Française. C'est ainsi que « l'essencerie » (station service) et la dibiterie (petite gargote où on sert de la viande grillée au feu de bois) sont entrés dans le dictionnaire.

Au Sénégal, la génération qui a fait l'école à l'époque française à le respect de la langue académique. La nouvelle génération prend plus de liberté et

---

<sup>23</sup> Certains peuples comptent en un deux beaucoup : <http://www.cornu.eu.org/news/certains-peuples-comptent-en-un-deux-beaucoup>

## une expérience interculturelle

---

laisse libre court à son imagination, elle chante dans un français qui est « son français » et non plus dans le français de sa langue nationale.

### La naissance de nouvelles langues ou jouer avec la langue

Les patois et certaines langues locales ont malheureusement tendance à disparaître, mais la langue française continue d'évoluer. C'est le cas par exemple du langage des banlieues en France. Parfois, de nouvelles langues apparaissent à partir du français comme le nouchi.

Les expressions régionales viennent continuellement enrichir la langue. C'est le cas des expressions « Wesh, wesh » ou encore tu « fais le Bôw » à Marseille, ou « Je ne mange pas le riz couché » (fait la veille) en Côte d'Ivoire. Les expressions voyagent. Ainsi, « une voiture qui couche dehors » est connu en France et en Côte d'Ivoire mais pas au Mali. De nouvelles expressions peuvent naître par métaphore ou même par jeu de mot.

**Jean-Christophe (France) : pour faire rire, un jeu de mot doit être mauvais<sup>24</sup>**

*Depuis trois jours, je ne sais pas pourquoi, je suis obsédé par le savon - en fait, comme tu le dis très bien, peut-être parce qu'on est à Marseille, et je pense à Bobby Lapointe : « ça nous l'savons... de toilette ! ». Et c'est un jeu de mots... on passe devant la savonnerie tous les jours, et tous les jours, plusieurs fois par jour, et je pense à chaque fois à Bobby Lapointe. Je ne sais pas pourquoi, c'est pas un très bon jeu de mots, c'est un très mauvais jeu de mots, et c'est ça le miracle de Bobby Lapointe : c'est qu'il a bien compris qu'un jeu de mots, pour faire rire, il faut qu'il soit mauvais, résolument. Et c'est ça qui me réjouit, qui me rend la vie plus belle.*

Enrichir la langue peut avoir des objectifs très différents :

- Cela peut servir à ce que l'on ne soit pas compris exemple dans le verlan (créé lors de la 2ème guerre mondiale pour ne pas être compris des allemands qui parlaient un peu le français)
- Mais cela peut au contraire servir à être mieux compris et à penser des concepts nouveaux, comme dans le projet du « dico du futur<sup>25</sup> » qui vise à proposer de nouveaux mots pour penser les nouvelles situations (un « enverdeur » est un intégriste de l'écologie qui critique en permanence les pratiques pas assez vertes de ses proches<sup>26</sup>)

### **Les âges de la vie**

Lors des interviews vidéos, un autre domaine a été abordé qui ne touche pas à la langue mais à un autre aspect de l'interculturalité : les différents âges de la vie. Ce point avait déjà été abordé avec en particulier la place des anciens lors du premier forum InnovAfrica en décembre 2009 (voir 2.3.3 Atelier interculturel lors du forum InnovAfrica à Bamako page 15).

---

<sup>24</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=QcEm9g3UcSE>

<sup>25</sup> Dico du futur : <http://www.dicodufutur.com/>

<sup>26</sup> [http://www.dicodufutur.com/Enverdeur\\_a98.html](http://www.dicodufutur.com/Enverdeur_a98.html)

## une expérience interculturelle

---

Mais dans d'autres cultures, c'est moins la place des anciens que sa capacité à s'insérer dans la société comme n'importe qui est mise en avant.

Denis (Belgique) : l'âge n'a pas d'importance dans la vie<sup>27</sup>

« On a vu parfois / rejaillir le feu / de l'ancien volcan / qu'on croyait trop vieux »

*Et donc pour moi, ça me dit... que l'âge n'a pas d'importance dans la vie, et qu'à tout moment on peut rebondir, refaire des choses, remonter des histoires, recréer, et qu'il n'y a pas de limite dans la vie.*

Xavier (France) : Accompagner les gens dans leur vie<sup>28</sup>

*Une expression qui ferait référence à une chanson ? Je dirais « prendre un enfant par la main », par exemple, puisque c'est une très belle chanson qu'on m'a chantée dans mon enfance, une sorte de comptine, un petit peu, (chantonne) « prendre un enfant par la main », et c'est aussi l'idée d'accompagner, d'accompagner les gens dans leur vie, d'accompagner les enfants dans leur croissance, et j'aime beaucoup cette idée-là), c'est quelque chose... c'est un petit peu dans mon jardin secret, caché au fond, là, mais quand j'ai des moments de nostalgie, (...) je me rappelle cette chanson. Et effectivement, il y a eu une époque où j'étais tout petit, et j'essaie de m'en rappeler pour garder une certaine fraîcheur de regard sur le monde, une sorte de naïveté qui me permet d'aborder les choses toujours sous un regard nouveau, en essayant d'éviter les préjugés.*

### **2.7 Valoriser le travail accompli**

Après deux ans et demi d'échanges, comment valoriser l'ensemble de ce qui a été récolté par des approches très différentes ? A ce stade, les différences d'objectifs n'étaient toujours pas explicites. Certains continuent d'alimenter le processus de réflexion, d'autres cherchent à produire des contenus pédagogiques. Il fallut attendre la dernière réunion de pilotage pour que le deuxième objectif –produire une base de réflexion pour les chercheurs et ceux qui travaillent dans un contexte interculturel- puissent finalement également être prise en compte.

#### **2.7.1 Entretien avec le chanteur Wallon Julos Beaucarne**

*Jean-Christophe, qui avait initié le thème sur la musique, continue d'enrichir le débat. Il découvre un entretien sur France Culture accordé par le chanteur wallon Julos Beaucarne à Martin Pénet, journaliste et historien spécialiste de la chanson d'expression française (les intertitres ont été ajoutés à la retranscription pour faire ressortir les différents thèmes abordés).*

---

<sup>27</sup> [http://www.youtube.com/watch?v=QBusA\\_vrdhE](http://www.youtube.com/watch?v=QBusA_vrdhE)

<sup>28</sup> <http://www.youtube.com/user/CorrespondantsOrg#p/u/12/o-ycuZQeJZA>



### La Belgique entre Flandres et Wallonie, entretien avec Julos Beucarne<sup>29</sup>

Depuis sa création en 1831, le Royaume de Belgique a du mal à imposer sa devise « L'union fait la force ». Comme s'il était impossible de réunir sous une même bannière deux entités différentes. Pourtant, même s'ils croient de moins en moins aux institutions, Wallons et Flamands semblent ne pas pouvoir se séparer, notamment par ce que cela coûterait une fortune. Ils conservent donc leurs sept parlements et leurs 150 ministres, sur un territoire qui ressemble de plus en plus à une zone de libre-échange, presque sans Etat et ouverte à un libéralisme débridé. En observateur attentif des crises et des soubresauts, Julos Beucarne reste optimiste. Amoureux de sa langue issue du monde rural et de ses multiples accents, il chante haut et fort la spécificité des 5 millions de Wallons au sein d'une francophonie qui réunit à travers le monde plus de 200 millions d'âmes.

[...]

#### La situation en Belgique

- MARTIN PENET : Alors la Belgique, on le sait, est en proie à pas mal de tensions, de tourments, d'ordres divers mais surtout communautaire et linguistique, depuis plusieurs décennies déjà, et j'ai presque envie de dire depuis bien plus longtemps, on pourrait même remonter à avant la fondation de la Belgique en 1831, mais disons que ces questions de langues et de territoires sont très compliquées et, surtout vu de chez nous en France, on se demande « est-ce que ça va tenir ? ».

JULOS BEAUCARNE : Ce qui s'est passé chez nous c'est que... les gens qui nous dirigeaient nous ont imposé quelque-chose. Ils ont imposé aux Flamands quelque-chose, et aux francophones aussi. Et évidemment, quand on impose quelque-chose à quelqu'un, ça fait des étincelles. Il est évident que, avant la Guerre de 40, les gens riches, en Flandres comme en Wallonie, parlaient français (...) c'était la langue de l'élite. Pendant la guerre, il y a eu beaucoup de Flamands qui ont été faits prisonniers, et beaucoup de Wallons, mais les Flamands ont été délivrés beaucoup plus vite parce qu'ils parlaient une langue qui était proche de l'allemand. (...) ça a créé (...) une sorte de frisson qui a activé l'animosité entre les deux.

- Alors c'est vrai que vu de l'extérieur, par exemple de la France, la situation de la Belgique nous paraît assez ubuesque..

Ubuesque, vous avez dit ubuesque ?

- ... j'ai dit ubuesque... et passablement inquiétante, moi j'ai des amis qui me disent « ça y est c'est la fin, ils veulent vraiment la séparation. ». Vous Julos Beucarne qui voyez ça depuis des décennies, comment est-ce que vous...

Je trouve qu'ils sont très honnêtes d'un côté et de l'autre, et que c'est vraiment des adultes (rire), aussi bien les Flamands que les Wallons, et qu'ils ne veulent pas que ça aille mal. Evidemment il y a peut-être des extrémistes

---

<sup>29</sup> « La Belgique entre Flandres et Wallonie » entretien de Martin Pénet avec Julos Beucarne (émission « A voix nue » sur France Culture, 2/2/11) <http://www.franceculture.com/player?p=reecoute-3752721#reecoute-3752721>

## une expérience interculturelle

---

aussi, aussi bien d'un côté que de l'autre, mais... il y a l'humour qui répare un peu tout ça. Il y a un humour incroyable dans cette Belgique.

- Vous employez des expressions très imagées, comme vous aimez le faire souvent, pour décrire la situation, vous parlez de la Belgique comme un Absurdistan...

C'est l'Absurdistan, mais je crois que c'est l'Absurdistan aujourd'hui dans le monde, partout, aussi bien en France (rire) qu'en Belgique, en France n'en parlons pas, hein, c'est vrai...

### La France vue de Belgique

- C'est-à-dire de quel point de vue, en France ? Parce que vu de la Belgique c'est intéressant justement de savoir comment vous nous voyez.

C'est à dire que... c'est sûr que la France est en train de perdre toutes ses forces, qu'elle est en train de se déglinguer un peu du point de vue de l'esprit, et qu'on est en train, pour moi en tout cas hein, de se perdre. Il n'y a pas de respect du peuple français je trouve, le peuple français est bafoué.

Ce que je trouve incroyable maintenant, c'est que les Flamands et les Wallons - les francophones - se parlent beaucoup plus. Je voyais hier une émission où il y avait des Flamands et des francophones et c'était très très drôle, je n'ai jamais vécu ça, je me suis dit "eh bien ça c'est formidable", parce qu'ils sont arrivés à se parler, et je crois que ça va se dénouer bien vite maintenant. Ça c'est étonnant, parce qu'ils ne s'étaient jamais parlé (...) les gens de tout les jours. On avait un à priori, les Wallons avaient un à priori sur les Flamands, et les Flamands en ont encore un sur les Wallons, sur les francophones. Et le fait qu'il y ait eu cette crise actuelle... je trouve qu'ils commencent à essayer de se parler, de se comprendre. Et c'est très drôle, il y a beaucoup d'humour.

### Le cas particulier de Bruxelles capitale

- Alors le cas particulier de Bruxelles capitale, puisque Bruxelles est la troisième région, puisque, au début des années 70, on a créé la Belgique fédérale, alors que précédemment c'était un royaume unitaire, donc on a vraiment, un peu sous la pression des Flamands d'ailleurs, institué trois communautés, donc trois territoires, qui recourent plus ou moins les zones linguistiques, mais pas totalement d'ailleurs, mais donc, en gros on a : La Flandre, la Wallonie (francophone), et puis il y a la région de Bruxelles capitale qui est incluse dans la Flandre parce que ça se trouve comme ça de par les limites géographiques, donc un sorte de zone à part, et puis il faut dire aussi que, tout à fait à l'est de la Wallonie, il y a une petite communauté germanophone de 65 mille personnes...

Oui, elle fait moins de bruit (rires) que les deux autres communautés.

- Donc le cas particulier de Bruxelles capitale, qui finalement est insoluble parce que... elle est à l'intérieur de la Flandre... on ne voit pas comment on pourrait faire si on séparait le pays.

Ca c'est le plus difficile, mais... connaissant les entourloupettes, tout ce qui s'est passé déjà, je crois qu'on peut y arriver.

- Parce que Bruxelles capitale est à 85 % francophone.

Voilà !

- Et puis bon, c'est la capitale économique...

Ouais, ouais.



## une expérience interculturelle

---

- Mais par exemple une des capitales importantes aussi c'est Anvers, dans la Flandre, le grand port international, donc...

Ben justement, Anvers, Bart De Wever a dit des mensonges, pour avoir le public, parce qu'il a dit que les Wallons prenaient tous les sous des Flamands, ça c'était facile évidemment, alors que c'est tout à fait faux, il y a un copain qui a fait un bouquin là-dessus, et qui a démolé, enfin, défait, toute cette logique facile. Et alors il a gagné sur des mensonges, parce qu'il a dit aux Flamands ce qu'ils voulaient entendre.

Mais, n'empêche que je trouve que c'est très bénéfique ce qui se passe maintenant.

### Les langues de Belgique

- Ca oblige à creuser la question de l'identité, alors ?

Oui, voilà ! Et je crois qu'il y a beaucoup de gens de bonne volonté, et que c'est pas des gens qui vont faire n'importe quoi.

- Et vous pourriez nous la définir cette identité belge, Julos Beaucarne ? (rires)

- Puisqu'elle est si spéciale (rire) ?

L'identité Belge, c'est d'abord les langues évidemment, il y a la langue flamande...

- Qui n'est pas le néerlandais...

... le néerlandais, c'est la langue que tous les Flamands apprennent...

- ... à l'école...

...mais ce n'est pas leur langue, c'est ça qu'il y a de terrible. C'est la même chose pour nous en Wallonie. Nous autres, on parlait le wallon, et on nous a imposé le français.

- Et c'est vrai que les Français ne comprennent pas le wallon...

Les Français ne comprennent pas le wallon.

- Vous, vous le pratiquez très volontiers.

Oui

- Vous le défendez même.

Oui.

- Vous avez enregistré plusieurs disques en wallon.

Oui bien sûr !

- Intégralement, un disque qui s'appelait « La p'tite gayole ».

Qui s'appelait « Co n'rawète ».

« Co n'rawète » ça veut dire « encore une ! ». Quand on chante dans un village en Wallonie, quand les gens en veulent encore une, de chanson, on dit « allez, co n'rawète [ ? ] ». C'est ça quoi.

- Aujourd'hui, un disque entièrement en wallon, ça trouve encore son public ?

Plus maintenant que jamais, maintenant qu'on sent que notre pays peut partir, peut s'effriter, peut disparaître, enfin, c'est mon avis hein, je ne suis pas un grand politicien.

- Est-ce que le wallon est pratiqué, dans les familles ?

Il n'est pas pratiqué beaucoup, mais enfin il y a des régions où... ils tiennent le coup, quoi. Mais c'est très drôle, le wallon, c'est une langue magnifiquement drôle, très imagée. C'est le latin venu à pied du fond des âges, c'est ça que je dis. C'est le latin qui s'est mélangé avec le celte, et c'est devenu le wallon.

## une expérience interculturelle

---

### Quelques exemples imagés en wallon

- Alors puisque c'est si imagé, j'aimerais que vous nous donniez un ou plusieurs exemples. Avec la traduction parce que ça nous aidera.

Il y a une expression (...)

« I prin l'trou dè s'cul pour l'entrée d'une grind'ville »

si je la traduis en français

« Il prend le trou de son cul pour l'entrée d'une grande ville ».

(...)

Mais il y a des tas d'expressions comme ça...

« I savent te boire une tonne sans desfé [ ? ] l'bouton d'la maronne »,

c'est-à-dire :

« Ils savent boire une tonne de bière sans défaire... sans aller faire pipi quoi !

»

(rires) c'est magnifique, c'est très bruegelien, alors que Bruegel n'était pas wallon.

### Ce comprendre entre wallons et flamands

- Alors justement, est-ce qu'on pourrait dire qu'il y a un esprit belge qui transcende la question linguistique, qu'on pourrait retrouver à la fois en Wallonie et en Flandre ?

Oui mais... en même temps il y a... une rigueur flamande, qui n'est pas toujours comprise par les Wallons.

- Et qu'est-ce qu'il y aurait chez les Wallons qui ne serait pas compris par les Flamands ?

Ben c'est justement cette folie, un peu... cette folie des Wallons, ils sont pas possibles hein ?

Vous les incarnez assez bien finalement ?

(rires) Ben j'espère, j'espère... Mais... ce qui se passe maintenant, moi ça... je n'ai pas peur...

### Les accents

- Alors vous, vous avez appris le wallon comment, Julos Beaucarne ?

Oh par ma maman hein, par mon père... Parce que mon père était marchand de machines agricoles. On était trois enfants à la maison, on est toujours trois enfants, ils sont toujours vivants, et... mon père recevait ses clients dans le bureau, et nous on était de l'autre côté de la porte et on écoutait... l'accent quoi, l'accent est terrible. L'accent de mon village par exemple, on parle comme ça. « C'est pas comme à Paris savez-vous, tout à fait différent ! » Voyez, c'est ça l'accent. Et bien, les clients de mon père ils venaient et ils parlaient avec des éclats de voix, il y avait des gens particuliers. Il y en avait un qu'on appelait le paysan chinois, parce que... il répétait, il avait les yeux, les yeux comme un chinois, et il répétait continuellement « [??] », ça veut dire « ainsi que je le dis ainsi ». [?? Longue tirade en wallon...] Et nous on écoutait derrière la porte et on se bidonnait, alors parfois on explosait et notre père nous engueulait.

Mais l'accent chez nous, c'est tout un pays qui sort d'une bouche. Comme partout d'ailleurs, dans le bordelais comme dans toute la France, il y a des accents incroyables.

## une expérience interculturelle

---

(...) Vous avez l'accent de Liège, par exemple (...) et puis vous avez l'accent de Vervier. Je chantais aux Nations-Unies, il y a au moins dix ans, et après le spectacle il y a un gars qui vient et qui me dit : « Ch'ai beaucoup aimé c'que vous âvez fait, sâvez-vous ! ». Alors je lui dis : « vous vous êtes de Vervier ». « Comment vous en êtes rendu compte ? ». Tu vois, il avait même oublié, qu'il avait de l'accent.

➤ Mais finalement tous ces accents c'est ça qui fait la richesse de...  
Oui oui, c'est ça qui fait un pays... absolument dingue !

### Traduire de français en wallon

➤ Et alors, vous avez même « osé » j'ai envie de dire, avec quelques guillemets, traduire en wallon des chansons de Brassens, de Vigneault ? Euh, « Les gens de mon pays », de Vigneault ». [il chante le début en wallon]. Brassens, c'est... c'est l'Auvergnat hein ? L'Auvergnat a été remplacé par le Flamand.

➤ Ah oui ? C'est un compliment aux Flamands que vous faites, alors ? Parce que dans la chanson de Brassens, l'Auvergnat est décrit pour sa chaleur et son hospitalité...

Ben oui ! Mais... pourquoi pas ? (...)

[Il chante le début de l' « Auvergnat » en wallon, on reconnaît le mot « Flamand »]

➤ Bon je vous laisse boire une gorgée de trappiste... Ca va mieux là ? (rire)

➤ Eh oui, sans bière, la Belgique ne serait plus la Belgique...

Ah oui, oui. En plus la bière de trappiste, il y a des bières de trappistes en Flandre aussi qui sont excellentes !

### Le wallon c'est de « la gnognote » on ne pousse que l'anglais...

➤ Alors j'ai cru comprendre que le fait de se lancer dans des traductions de ce genre, et puis d'une façon plus générale dans des disques entiers écrits en wallon, ça a eu un effet catalyseur, que ça a suscité des vocations chez d'autres artistes, wallons, qui n'osaient peut-être pas... s'exprimer ?

Oui il y en a beaucoup, beaucoup, beaucoup – qui ne passent pas beaucoup à la radio d'ailleurs. C'est vrai il y a une sorte de... difficulté des radios d'admettre qu'il y a un... « color bar » (rire). Dès que les gens commencent à chanter en patois, au lieu de goûter le langage, de goûter la richesse du langage, eh bien ils prennent ça avec beaucoup de... de hauteur quoi.

➤ Enfin là le problème des radios en Belgique est un peu plus dramatique que ça parce je crois que la chanson francophone est réduite à la portion congrue, de plus en plus.

Absolument ! Et c'est de plus en plus anglais aussi. Et je trouve ça très dommage parce que la chanson c'est aussi... ça fait partie de l'économie. S'il y a des chansons qui marchent très bien ça fait partie de l'économie. On vend des disques, on fait connaître son pays. Mais là, que dalle !

➤ Mais... Est-ce que les chansons en anglais sont le fait de groupes ou de chanteurs belges, ou en provenance de l'étranger ?

Non, non, c'est des grands groupes américains et anglais, quoi. C'est-à-dire qu'on est plus dans notre pays, notre pays... on l'a loué à quelqu'un.

➤ Alors ça va au-delà de la question musicale...

## une expérience interculturelle

---

Oui !

- On a le sentiment que la Belgique est devenue, de par la faiblesse de son Etat au profit...

Un Etat fricailleur hein ?

- ... non mais.. ? au profit du fédéralisme donc, il n'y a plus vraiment d'Etat central fort... Eh bien le pays fonctionne quand même, avec une...

Oui, ça je trouve ça extraordinaire. (rires) Ca c'est un tour de force, que le pays résiste !

- Oui parce que là, ça fait quand même six mois qu'il est sans gouvernement.

(rire)

- Je ne connais pas d'équivalent

(rire)

- Et est-ce qu'on pourrait dire aujourd'hui que la Belgique est devenue une sorte de zone de libre échange, à la merci de la mondialisation plus que tout autre pays d'Europe ?

Peut-être, peut-être, c'est dommage... c'est dommage parce que... elle perd son authenticité. C'est pour ça que nous, qui chantons en français, en wallon, nous sommes considérés comme de la nognote totale.

### Le sens des mots est dans le son

- Pour terminer sur une note un peu moins pessimiste, j'aimerais qu'on replonge dans le terroir wallon, puisque vous avez mis en musique des poètes wallons, que vous avez repris des chansons anciennes écrites en wallon, vous en avez écrit vous même un certain nombre mais vous avez aussi voulu mettre à l'honneur des choses plus anciennes...

Oui, il y a des chansons formidables, parce que, le wallon, le sens est dans le son. Pour dire « écraser en éclaboussant » on dit « spotchê » (...) c'est une langue... rare !

### La p'tite gayole

[Il fredonne des chansons wallonnes anciennes, dont « Du temps de ma grand-mère », puis parle de « Laissez-moi pleurer, une chanson « en wallon de Liège » (qu'il ne peut donc pas chanter lui-même).]

- Et alors vous il y a une chanson que vous avez adoptée d'une façon... je dirais... essentielle, qui revient tout le temps dans votre tour de chant (...)  
« La p'tite gayole »

« La p'tite gayole » c'est une chanson que me chantait ma maman quand j'étais petit, on n'a jamais su qui l'a écrite, c'est une chanson populaire... Un petit peu cochonne. Justement, ça veut dire :

Elle me l'avait toujours promis

Un'belle petite gayole

Un'belle petite gayole

Elle me l'avait toujours promis

Un'belle petite gayole

Pour mettre mon canari.

... suivez mon regard ! « Pour mettre mon canari »...

Quand mon canari saura chanter,  
il ira vers les filles leur apprendre à danser

## une expérience interculturelle

---

Alors... tout était déguisé mais en même temps ça voulait dire quelque chose... La p'tite gayole en français c'est... c'est une petite cage, c'est... c'est le sexe, quoi, bon !

Èle mè l'avout toudi promis  
Ène bèle pètite gayole  
Èle mè l'avout toudi promis  
Ène bèle pètite gayole  
Ène bèle pètite gayole  
Ène bèle pètite gayole pou mète èm canari

Parce qu'il y a des ministres qui sont venus me voir, et qui m'on dit – ministres de Belgique bien sûr ! –, et qui m'ont dit « nous aimerions que vous fassiez un hymne national... wallon ! »

Alors je leur ai dit « Ca existe, c'est La p'tite gayole, tout le monde la connaît cette chanson-là ! ». Alors ils m'ont dit « oui mais... c'est un peu scabreux ». Alors je leur ai dit « ce que je vais faire, je vais mettre des paroles françaises là-dessus, et ainsi vous pourrez... je vais vous le soumettre. Alors ça faisait ceci :

On nous l'avait toujours promis  
Un pays grand ouvert  
Un pays grand ouvert  
On nous l'avait toujours promis  
Un pays grand ouvert  
Sur l'univers  
Avec des habitants heureux  
De marcher sur cett'terre  
De marcher sur cett'terre  
Avec des habitants heureux  
De marcher sur cett'terre  
Les yeux grands ouverts  
Ce p'tit bout  
D'terre qui boue  
C'est la Wallonie  
C'est à nous  
C'est à nous  
De lui donner vie.

Ils n'ont pas voulu évidemment ! (rires) Ils n'ont pas voulu que ça soit l'hymne national. Pourtant la chanson La p'tite gayole elle est connue partout. C'était l'hymne national idéal.

### **2.7.2 Production de textes par des élèves en journalisme**

*En parallèle des autres actions de valorisation par les membres du comité de pilotage, le réseau propose au Cesti, l'école de journalisme de Dakar, de faire travailler les élèves à partir des éléments issus de l'atelier interculturel de Lift pour faire produire aux élèves en journalisme issus des différents pays*

## une expérience interculturelle

---

de la sous-région, deux textes sur leur approche des thèmes abordés (voir 2.6.2 Atelier interculturel lors de Lift Marseille 2010 page 31)

### **Faut-il parler français dans un pays à fort taux d'analphabètes ?**

Par Babacar Willane, Omar Kandé, Firmain Eric Badinga et Lamine Touré

A cette question, les réponses sont variées. Mais celle qui fait l'unanimité c'est qu'il faut le faire. Sa pratique dépasse dès lors toutes les règles grammaticales classiques pour se conformer à un usage local, c'est-à-dire en n'y associant étroitement certaines expressions de nos langues vernaculaires.

Dans la banlieue dakaroise, les populations analphabètes se flattent de parler la langue de Molière ; l'essentiel pour elles, c'est de faire passer le message et de se faire comprendre.

Au Sénégal, les personnes âgées qui ne comprennent pas le français n'essaient même pas de le parler. Une fierté traditionnelle les y poussent : « *je n'essaie pas, je n'ai rien à faire avec le français. Je ne suis pas un toubab (un occidental). Moi, je ne vous envie pas du fait que vous vous prenez pour des toubabs* ».

Mais même si elle n'est pas prête à faire des efforts, Fanta et ses camarades de la même classe d'âge ont surtout un problème de prononciation de deux consonnes françaises : « *règle moi mon portaboule* » dit-elle, impossible pour elle de sortir le son « *bl* ». Maty Fall, sa voisine, dit : « *sa faran* » pour « *cent francs* ». En plus du problème de la prononciation de deux consonnes successives (« *fra* », « *bl* »), elle a des difficultés avec les voyelles nasales : à la place de « *an* » ou « *on* », c'est toujours « *a* » ou « *o* ».

« Je n'ai jamais été à l'école, je prononce de mon mieux les mots français », se plaint-elle.

Par contre, les personnes âgées qui ont fait des études n'ont aucun problème de prononciation.

Le vieux Moustapha Ndiaye soutient à ce propos : « *Notre époque n'a rien de semblable au vôtre. Du temps de Senghor, la langue française était presque sacrée. Nous la parlions tous de la façon la plus académique possible. Syntaxe, grammaire, conjugaison, tout était respecté, se glorifie-t-il* ».

« *Actuellement les jeunes ne parlent plus le français* », ajoute son compagnon.

A Grand Yoff, banlieue dakaroise, au beau milieu de ses amies, dans une salle non moins confortable, Souadou Diédhiou, Sénégalaise de bon teint, la quarantaine révolue, s'exprime dans un français lapidaire sur les élections présidentielles à venir en rapport avec le contexte social, le tout dans une ambiance déconcertante : « *nous allons woté (voter) opposition. Abdoulaye Wade rien fait ici* », « *tout ser (cher), si tu pars marsé (marché) avec (avec) mille francs, tu assète (achète) seulement mauwé (mauvais) poisson* » maugrée-t-elle.

## une expérience interculturelle

---

L'essentiel pour cette femme, c'est de se faire comprendre par les siennes qui elles se retrouvent bien dans cette discussion. Pour se justifier elle soutient que le français n'est pas une langue vernaculaire et pour s'en sortir il faut l'adapter au contexte sénégalais c'est-à-dire le combiner parfois avec nos langues pour faire passer le message.

Dans cette ambiance bon enfant, en cette matinée de saison sèche à Dakar, Aissatou, le regard furtif, l'écharpe bien rangée tout autour de son coup s'attaque au gouvernement du Sénégal.

« *Gornement (gouvernement) rien, posse (poche) seulement et soli wature (jolies voitures) partout, partout* » ; suffisant pour susciter un tollé de rires chez ses camarades. Pourtant, tout semble pareil dans ce groupe. Elles n'accordent aucune attention à l'usage qu'elles font du français. Selon elles, la réintroduction sans règles de nos langues dans le français constitue la meilleure manière pour parler cette dernière.

A Ben Tally, quartier non loin de Grand Yoff, Ismaïlia Diallo, 23 ans, ressortissant guinéen de teint clair, entonne dans la même logique : « *Je me débrouille en français si je dois parler avec des gens qui ne comprennent pas ma langue peulh ou le wolof.* » Ce jeune qui tient un télécentre explique : « Au Sénégal, je parle rarement le français parce que tout le monde communique en wolof. Si c'est dans mon pays, la guinée, on communique le plus souvent en français ».

En essayant de manier la langue de Molière, il fait apparaître son accent sans le vouloir et parfois, sans s'en rendre compte. A cela, il répond : « c'est naturel, le français n'est pas notre langue maternelle. Ce qui fait que quand on l'utilise il y a l'accent de la langue locale qui apparaît ». Modou, conducteur de charrette, confie qu'il s'exprime rarement en français parce qu'il n'a pas fait de longues études. Cependant, il dit qu'il parle un « français à la Sénégalaise » avec des expressions comme « *sa wa (ça va)* », « *comment tu wa (comment vas-tu ?)* », etc. Il écorche les mots français et, à la longue, il croit même que ces mots font partie du vocabulaire de son ethnie.

Ndongo Sène, du marché « *Nguélew* » (« Vent » en français) abonde dans le même sens : « *Je m'exprime difficilement en français. Je n'ai jamais fréquenté l'école. Pour communiquer avec une personne qui ne comprend pas ma langue, je me débrouille en utilisant la communication gestuelle* », explique-t-il. Pour ce Sérère, quand les Africains parlent français, il est naturel qu'ils aient un accent parce que cette langue n'est pas la leur. Une idée approuvée par son voisin Waly selon qui, au Sénégal, ceux qui n'ont pas un haut niveau d'études parlent difficilement le français. Il y a toujours les tics de langue.

### **Le jeu des expressions**

*Travaux des étudiants de 3<sup>ème</sup> année du CESTI (Sénégal) sous la direction du Pr Alioune DIENG*

Toutes les langues ont leurs particularités. Le français ne fait pas exception à cette règle. Souvent il y a des mots ou expressions qui existent dans une

## une expérience interculturelle

---

langue, mais ne le sont pas dans d'autres et *vice versa*. Également des mots sont puisés dans une langue, qu'on les déforme ou pas pour signifier autre chose que ce à quoi il fait référence dans sa langue d'origine. L'un des facteurs majeurs du fossé entre le français et ces « français » est que ces derniers ne sont pas normalisés et n'ont pas de principes grammaticaux orthodoxes.

Quelques exemples illustratifs des rapports complexes entre le français et deux langues nationales africaines (le wolof et le bambara) permettent de s'en rendre compte.

Certaines expressions françaises utilisées au Sénégal servent à traduire littéralement des mots wolof qu'on ne trouve pas en français.

Pour traduire le mot « *Kal* » du wolof (ethnie majoritaire du Sénégal), on recourt à l'expression « *cousin à plaisanterie* » pour désigner une personne à qui on peut tout dire sur un ton plaisantin selon un système patronymique établi, par exemple, par la société wolof (Sénégal).

« *Couteau à double tranchant* » est une traduction littérale d'une expression wolof renvoyant à quelqu'un qui sème la discorde entre deux individus ou groupes d'individus.

L'expression « *arbre à palabres* » (wolof) sert à désigner la « *place du village* », voire une « *assemblée de dignitaires* ». L'« *arbre à palabres* » est donc l'arbre sous lequel on se met pour discuter. De façon générale, c'est l'assemblée des dignitaires qui se réunissent sur la place du village pour trancher les différends ou pour parler des grandes questions touchant la vie communautaire.

Le terme « *bois sacré* », quant à lui, renvoie au lieu où se déroulent les rites traditionnels (circoncisions, rites d'initiation, etc.), surtout chez les Diolas de la Casamance (sud du Sénégal).

Au Sénégal, on n'hésite pas à emprunter à l'anglais des termes qui, par la suite, sont francisés. De l'anglais « *to coax* » (enjôler), le mot « *coxeur* » est passé en français du Sénégal tout en gardant un peu de sa signification dans la langue de Shakespeare. Il est utilisé pour désigner un « *rabatteur de clients* » pour un véhicule de transports en commun. Ce mot n'a rien à voir avec le verbe français « *coxer* » (arrêter, appréhender en argot), utilisé souvent dans l'expression « *se faire coxer* », c'est-à-dire « *se faire arrêter* »

Le bambara, parlé surtout au Mali, est riche en emprunts au français.

Le mot Bambara « *mobil* » vient du français « *mobile* » et veut dire véhicule (car, voiture pour particulier, bus). « *pilassi* » vient du français « *place* » et veut dire « *place, endroit* ». Il en est de même pour le mot « *baragui* », qui signifie « *barrage* » en français.



### **2.7.3 Les livrets pédagogiques de l'institut**

L'institut pour sa part est très intéressé à produire des contenus pédagogiques pour ses formations. Il propose de rédiger deux livrets à partir des échanges du projet interculturel : le premier autour de la « Visions de l'autre », le deuxième probablement autour de la langue. La chanson viendrait en fil rouge pour les deux livrets. Ils seront destinés aux enseignants et apprenants du « français langues étrangères ».

La démarche est de reprendre les échanges et les collaborations, d'en extraire quelques citations ou des thématiques pour proposer de courtes activités pédagogiques sur ce thème. Il n'y aura aucun contenu nouveau sur l'interculturel, aucune recherche complémentaire sur ce sujet, tout devra être issu des échanges et des discussions déjà réalisées et une approche pédagogique avec des activités d'exploitation autour de ce qui a existé sera proposée. Ces activités seront des « déclencheurs » qui donneront envie d'aller plus loin, d'aller lire la documentation restée sur le site « Interculturel » ou encore de faire des recherches personnelles.

Les livrets n'auront pas un format encyclopédique, au contraire. Ils comporteront une cinquantaine de pages maximum, avec des choix éditoriaux assumés et une pagination très aérée, sans objectif d'exhaustivité. La dimension visuelle devra jouer un rôle important dans l'envie que l'institut veut donner d'approfondir ces questions sur l'interculturel en francophonie.

### **2.7.4 Le livre blanc**

Peu après ces différentes initiatives, il est proposé de faire une réunion de pilotage en ligne le 10 février 2011 pour voir comment finaliser le projet.. Lors de celle-ci, la collectivité propose de produire un livre blanc pour mettre en perspective la très grande richesse issue des divers échanges. Cette proposition s'appuyait sur les objectifs de la collectivité, tels qu'elle les avait soumis depuis la toute première réunion mais qui étaient passés au second plan derrière la production de contenus pédagogiques (voir 2.1.1 Premiers échanges page 7).

Pour faciliter la mise en perspective des contenus très différents (lors de rencontres, en ligne...), la collectivité propose d'avoir une approche de « story telling » et de raconter l'histoire du projet qui dans son déroulement même est une expérience interculturelle. Elle propose de chercher ce qui fait sens simplement parce que cela s'est répété dans nos échanges afin d'identifier entre 15 et 50 concepts qui permettent de penser l'interculturalité.

Les animateurs du réseau se lancent alors dans une entreprise de « spéléologie » afin d'extraire les divers éléments des différentes périodes d'échanges, y compris ceux qui avaient été abandonnés à la suite des réorganisations successives (les mails échangés sur les listes interculturel et de pilotage, les réunions en ligne, le site Web avec sa première version sur le site du réseau, les notes et comptes rendus des quatre rencontres ainsi que les vidéos produites à différentes occasions).

## une expérience interculturelle

---

Ce travail permis de mettre à jour les objectifs différents, chaque membre du groupe de pilotage portant l'un ou l'autre sans avoir une vue d'ensemble (voir 2.1.2 Deux objectifs pour une seule tête page 8 et 5.4.2 Les limites du discours page 71). Il permet également de remplir l'objectif de « ***production de contenus de niveau élaboré*** » tout en offrant une matière première rassemblée et ordonnée pour servir de base aux livrets et ainsi permettre la **production de contenus pédagogiques « à l'attention des enseignants et apprenants »**. La boucle est bouclée...

### 3 L'institut et le projet

L'équipe de professeurs de l'Institut Français de Madrid s'intéresse depuis plusieurs années à la question de l'interculturel. Dans ce cadre, elle a développé un ensemble de ressources pédagogiques, en ligne ou hors ligne, utilisées dans les classes et dans les formations d'enseignants. La rubrique « Miroirs » de notre site « Vivre en Aquitaine<sup>30</sup> » par exemple, réalisée avec l'Institut de Brême en Allemagne, l'Open University en Grande-Bretagne et l'Université de Gênes en Italie, nous a permis de travailler sur une offre pédagogique plurilingue originale, s'appuyant sur les échanges entre apprenants d'origines culturelles différentes. La rubrique « Enfants nomades » du même site, invite les jeunes enfants de 8 à 12 ans à échanger en français sur le thème du voyage. Ils nous viennent du Mexique, d'Espagne, d'Allemagne, de France, etc. Ils sont jeunes mais ont déjà la curiosité de futurs voyageurs qui apprennent une langue non comme objet d'étude mais pour apporter leur pierre à un projet commun et aller à la rencontre des cultures européennes. Notons que l'intérêt de la plupart des enseignants de l'Institut pour l'interculturel n'est pas que professionnel. Aucun n'est arrivé et resté en Espagne par hasard ; beaucoup d'entre nous ont des racines ailleurs et une identité mosaïque. Beaucoup d'entre nous se sentent de passage, comme ils le seraient ailleurs, et n'en finiront jamais de voyager ...

C'est grâce à tout cela, dans un contexte à la fois professionnel et individuel, que l'Institut a travaillé sur le projet collaboratif piloté par la Fing "Interculturel en francophonie", avec une dimension supplémentaire : la langue partagée. Nous avons travaillé autour de cinq axes.

- La langue
- L'art de vivre
- Le choc des cultures
- Les médias
- La musique et les chansons

Les thèmes choisis étaient assez larges pour permettre d'explorer des sujets multiples et laisser libre cours aux intuitions afin de suivre le fil des regards et des paroles. Finalement, le processus nous intéressait autant que le résultat. Il y avait une finalité à la démarche, réunir des expériences avec la langue française partagée comme fil conducteur, pour ensuite, sans doute en faire un recueil... mais il fallait se laisser le temps de partir souvent sur des chemins de traverse pour y réussir comme le suggère le texte que nous avons mis en exergue de ce livre blanc

*“Des quatre coins de cette terre ronde, nous partageons une langue.*

*Nous ne partageons pas forcément la même histoire, nous pouvons partager des histoires. Nous pouvons essayer de partager un destin. Ce destin, notre*

---

<sup>30</sup> <http://espagne.aquitaine.fr>

## une expérience interculturelle

---

*langue, c'est peut-être notre façon d'agir sur le monde, de le rendre plus ouvert, de le rendre réellement rond, de casser les cubes, de casser les coins.*

*Francophones de tous horizons, amoureux de la langue française, journalistes, écrivains, enseignant du français ou vous qui apprenez cette langue, nous vous proposons de travailler à cet univers qu'est la langue dans toutes nos cultures."*

Travailler ensemble, à distance, sur quelque chose d'imprévisible, car notre sujet s'appuyait exclusivement sur l'apport des participants, à travers leur subjectivité, leur affectivité et leur désir, a pu en décourager plus d'un... En tout cas, ce fut mon sentiment parfois. Il y avait souvent des incompréhensions dans nos dialogues, des complicités aussi, même si et parce que nous étions tous francophones ! Le risque de repartir chacun dans son coin a toujours été présent. Un sentiment parfois d'échanger avec « des voix sans oreilles » pendant les visioconférences ... Nous voulions réaliser un projet collaboratif, mais avons-nous pris le temps de nous connaître, avons-nous identifié des affinités, des compétences pour les mettre à profit dans notre projet ? Nous étions-nous suffisamment interrogés sur les outils ? Avions-nous la même vision de notre finalité ? Était-ce vraiment possible sans jamais se rencontrer en chair et en os ? Avait-on tout simplement le temps de le faire ?

Le résultat est pourtant là aujourd'hui : une expérience personnelle et collective passionnante ainsi qu'un ensemble de témoignages et de pistes de réflexion d'une grande richesse.

Ces documents constituent autant de ressources authentiques, vivantes, surprenantes souvent, inabouties parfois et ... possiblement pédagogiques ! Il est ainsi logique, dans la continuité du projet, que nous partagions à notre tour cette expérience avec ceux qui apprennent notre langue et ceux qui l'enseignent !

C'est l'objectif des deux livrets que Norbert, Jean-Christophe et moi-même mettrons très bientôt à disposition de tous, afin d'ouvrir le débat et la réflexion dans les classes.

### 4 Témoignages subjectifs des acteurs

#### 4.1 Michel : au croisement des projets de chacun

Au commencement, il y a eu ce chantier, ouvert voilà maintenant quatre ans, avec l'Institut français de Madrid, l'IFM, qui avait pour objet d'essayer d'offrir sur le Web un espace d'accueil pour des locuteurs espagnols désireux de venir vivre en Aquitaine un peu plus longtemps que pour des vacances. Car je travaille à la Région Aquitaine et l'édition Web fait une partie de mon métier. Le site que nous avons conçu et réalisé ensemble<sup>31</sup>, « profite » d'une découverte de la région que j'ai la mission de faire connaître, avec son Histoire, ses paysages, sa socio-culture, sa vie quotidienne à la française - mais du Sud-Ouest (gascon, pays de cocagne, fêtes du jour et douceur des soirs) – profite donc de cet objectif pour lui en adjoindre un second, nourri par le talent de l'IFM, celui de proposer au visiteur (du site web, puis de la région) d'en profiter lui-même pour réviser, gaiement, son français : est proposé un apprentissage interactif par l'immersion virtuelle dans des étapes de découverte qui traversent notre territoire. Très vite, alors que nous faisons également évoluer le site vers une version européenne - anglaise, italienne, allemande - toujours animée par l'IFM, il proposait aussi ce qui allait être pour moi une découverte, puis une passion, dans son chapitre Miroirs (« Pour partager deux regards »), l'ouverture à une démarche interculturelle : *« Vous avez décidé de partir à l'aventure, à la rencontre des Français et des Aquitains. Cette partie "interculturelle" des MIROIRS vous invite à préparer au mieux votre séjour afin que la France, ce pays "étranger", soit moins "étrange". Commencez dès à présent à vous ouvrir à l'étonnement et à la découverte... »*

C'est donc dans ce bain parfumé du partage que j'allais ensuite aborder un autre chantier, également engagé avec l'IFM, qui proposait à nouveau ses compétences en ingénierie pédagogique sur l'apprentissage du français à distance, mais également avec Thot Cursus, la plus importante plate-forme d'information sur la formation en ligne, et la grande Université Laval, toutes les deux de Québec : le projet étant de développer un portail spécifique sur l'apprentissage en ligne du français, « le Rendez-vous français »<sup>32</sup>.

Cet univers des « Civilisations francophones », que nos institutions se proposaient conjointement de valoriser sur Internet à l'occasion de la célébration du centenaire de la ville de Québec (jumelée avec Bordeaux), il a paru aussitôt évident qu'il était important de l'assortir d'une dimension interculturelle élargie à l'ensemble de l'univers francophone.

A cette époque, la Fing, complice régulier de l'Aquitaine dans la prospective sur l'univers numérique, était en train de lancer son réseau de « correspondants ». L'occasion fait les larrons. Nous avons décidé d'assortir

---

<sup>31</sup> <http://espagne.aquitaine.fr/>

<sup>32</sup> <http://civilisations-francophones.org/>

## une expérience interculturelle

---

nos objectifs et de conjuguer nos efforts. Région Aquitaine, Institut français de Madrid et Fing se retrouvaient à barrer un esquif fragile, en route vers la production en réseau d'un «Livre blanc des interculturalités francophones». Cela n'a pas été simple : il a fallu que nos propres cultures langagières et numériques s'accoutument les unes aux autres. Au péril d'échanges la plupart du temps virtuels.

Quelques expressions et sentences françaises pour sourire de nos difficultés partagées ou opposées : « *nous avons tiré à hue et à dia* » ; « *qui trop embrasse mal étreint* » (ou bien, selon Flaubert « *a mal aux reins* » ! ) ; « *les reproches vraiment pénibles sont ceux que l'on a mérité* » ; « *rien n'est si contagieux que l'exemple* » ; « *la franchise ne consiste pas à dire tout ce que l'on pense, mais à penser tout ce que l'on dit* »

...Et nous y voilà.

### 4.2 Norbert : quand un professeur découvre « les » langues françaises

Lorsque l'IFM m'a demandé de travailler sur ce projet de civilisations francophones j'ai accepté sans trop savoir où je mettais les pieds. Pour moi c'était déjà un honneur qu'on me le demande et un défi qui en principe ne devait pas être trop dur à relever. Je travaillais dans le monde de la musique et « composer » en quelque sorte la « bande sonore originale » du projet me semblait à tout le moins une tâche assez simple. Je me suis trompé : c'est un projet qui avait un début mais qui n'a pas de fin. Les richesses que j'y ai trouvées, les histoires que j'ai lues, les témoignages qui m'ont été offerts et les musiques et chansons que j'ai découvertes vont longtemps bercer mon cœur d'un bonheur sans pareil. J'ai des histoires à raconter, des anecdotes à proposer et des conclusions à tirer. Mais avant de les tirer et si tant est que je puisse le faire, je voudrais juste parler un peu de moi (si vous savez imiter l'accent pied-noir lisez ce qui suit en y mettant l'accent).

Je suis né *interculturel*, j'ai grandi *interculturel*, j'ai travaillé et je travaille encore *interculturel*... J'en ai été nourri, bercé, ému, déçu, enthousiaste, récompensé... J'étais le M. Jourdain de l'*interculturel* qui en faisait sans le savoir. Ou tout au moins pas comme il se devait. Depuis le jour où j'ai commencé à participer à ce projet, je me suis senti comme dans ce bain dans lequel j'ai été trempé et dans lequel je trempe encore : mon *interculturel* à moi, fait de tous les apports des autres, fait des autres avant tout et, un peu, fait pour les autres.

Je suis né en Algérie et y ai vécu quelques années, le temps de garder en mémoire ces choses terribles qui eurent lieu entre la mer et le désert. Mais également de conserver des odeurs *interculturelles*, des expériences *interculturelles* qui m'ont servi pour ce projet et me servent encore dans un quotidien où je suis sans cesse confronté à d'autres langues et à d'autres cultures. Puis il y eut cette arrivée en France, traumatisante, au pays des « *potos* » où l'on parlait une langue *pointue*, qui nous avait obligés à abandonner notre pays et à inventer un mot : « *Là-bas* ». « *En France c'est pas comme là bas, mon frère* ». Et nous ne fûmes pas accueillis à bras ouverts. Nous passâmes de l'ignorance de nos pieds-noirs à en avoir tout d'un coup de très sales !

Mais bon, *Là-bas* nous parlions une même langue, les natifs comme ceux venus d'Espagne (de celle de 1492 à celle de 1939), d'Alsace, d'Italie, ou d'ailleurs : le français ; un français truffé de mots étrangers jouant jour et nuit avec des expressions qui lui étaient au départ totalement étrangères et qui s'étaient peu à peu incrustées en lui, lui donnant une richesse telle, une verve telle que j'en pleure de rage de pas avoir pu noter ou enregistrer tout cela quelque part lorsque mes parents ou leurs amis de ce *Là-bas* évoquaient à chaque rencontre leurs merveilleux ( ? ) souvenirs.

Puis il a fallu s'enfuir. Nous eûmes la chance de trouver des places sur le pont d'un bateau en partance pour Marseille. Je vais essayer de restituer le petit

## une expérience interculturelle

---

échange que nous eûmes ma grand-mère et moi, le deuxième soir de notre traversée, lorsqu'elle s'exclama « Ces lumières, là-bas, en face, c'est chez nous ! » :

- Nous sommes revenus en Algérie ?
- Non, mon fils, ce sont les Baléares, des îles espagnoles !
- Nous sommes des Baléares ? Nous sommes espagnols ?
- En quelque sorte oui, oui et non...
- Mais je suis français, non ?
- Oui et non...
- Algérien ?
- Oui et non... (le sourire de plus en plus marqué sur ses lèvres, et moi ne comprenant rien).
- Je suis pied-noir...
- Oui et non...
- Arrête, Mémé (on ne disait pas Mamie à l'époque), je suis quoi, moi ?
- Tout cela à la fois, mon fils !

Nos ancêtres espagnols avaient été chassés de la péninsule en 1492, l'Espagne était leur paradis perdu, leur langue leur refuge pendant de nombreux siècles, l'Algérie le paradis retrouvé.

Avec le temps, je décidai de suivre des études d'espagnol et d'aller vivre en Espagne. J'y suis depuis plus de trente ans. Une autre aventure dans une autre langue, si proche et si éloignée de la nôtre, qui m'a permis de vivre des moments intenses, historiques et merveilleux, finalement à peine entachés par un quotidien pas toujours facile. Je suis traducteur et professeur.

J'ai mené pendant plus de 10 ans des travaux pour la Commission européenne pour aider à la constitution d'une base de données multilingues destinée aux traducteurs de l'Union. En neuf langues, puis en 15. J'y ai appris par exemple qu'il n'y avait pas de mines de charbon au Danemark, mais que les traducteurs danois devaient obligatoirement traduire dans leur langue des termes qui n'existaient pas chez eux. Un expert, fort de dizaines d'années d'expérience dans les mines d'Afrique du Sud, créa de toutes pièces la terminologie du charbon dans la langue de l'auteur de *La petite sirène*. Le même phénomène se produisit pour l'énergie nucléaire au Portugal, le cadastre et la chaussure en Grèce (terminologies de tradition orale), etc.

Pendant quelques années j'ai abandonné l'enseignement et la traduction pour me lancer dans la production musicale. J'ai adapté de grandes chansons françaises en flamenco (*Chanson Flamenca*), rendu un hommage à Edith Piaf, Chantée et dansée par Ana Salazar (*A.Salazar canta a Edith Piaf*), ou encore à Gainsbourg, interprété par des cubains (*Gainsbourg Latino*), et à Ferré chanté par le grand interprète espagnol, Amancio Prada (*Vida de Artista*)... Des réussites et des échecs mais un immense travail d'adaptation interculturelle. Le chanteur Flamenco qui devait interpréter *Ne me quitte pas* de Jacques Brel en espagnol accepta de chanter « l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main, mais pas « l'ombre de ton chien », ça non !

C'est certainement présomptueux de ma part que d'évoquer tout cela, mais c'est en fait ce qui d'une manière très naturelle m'a conduit vers ce projet et



## une expérience interculturelle

---

vers la découverte d'autres langues françaises, d'autres parlers ou *chanters* en français qui montrent la force d'une langue dont on dit qu'elle est en perte de vitesse, qu'elle n'a plus la place qu'elle avait.

On ne nous enseigne pas toutes ces langues françaises dynamiques et vivantes. On ne m'avait jamais dit que l'interculturel était possible dans ma propre culture, qu'il pouvait même se manifester entre générations au sein d'une même famille, que ce n'était pas seulement une question de relations entre langues étrangères. On ne nous apprend qu'une langue standard que nous enseignons à notre tour et qui n'a pas vraiment grand-chose à voir avec les parlers « réels ». Ce n'est que par intérêt personnel, par curiosité ou par amour de la langue qu'on se penchera sur les glissements de sens des mots et expressions d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre, qu'on pourra aller voir ailleurs ce qui se dit ou ce qui se chante, ou tendre l'oreille et écouter l'autre nous parler dans notre langue sans que nous ne la comprenions tout à fait... C'est tout cela que ce projet m'a permis de découvrir en partie tout en prenant conscience que ce n'était pas d'une langue dont je parlais, ce n'était pas une langue que je pouvais parler, mais une multitude d'entre elles, aussi riches les unes que les autres, capables de nous surprendre et de nous enchanter à chaque instant.

### **4.3 Denis : un projet qui change ma façon de faire des projets**

Lorsque l'équipe partielle s'est réunie la première fois dans une brasserie parisienne, la notion d'interculturalité me semblait particulièrement lointaine et étrangère. Pourtant ayant vécu à cette époque, plus de 50 années dans un pays politiquement déchiré entre deux cultures, c'est un sujet que je pratiquais journalièrement sans le savoir !

Il est commun d'affirmer qu'une culture ne peut évoluer que grâce au contact avec d'autres cultures. Ce que je compris rapidement fut que le pari de l'interculturalité, c'est le pari pour la rencontre et le respect ! Comprendre et accepter qu'il n'existe pas de culture meilleure que l'autre.

Ce fut quelque part un choc important. L'éducation faisant que dès le premier âge de raison, il me fut expliqué pourquoi, nous francophones étions supérieurs : la langue répandue à travers le monde, la langue de la diplomatie, l'histoire, l'humanisme français, l'industrie passée, les inventions, ... tout cela comparé à un peuple antérieurement « bouseux » et ne parlant que le flamand, voire le néerlandais pratiqué seulement aux Pays-Bas et en Afrique du Sud (Afrikaanse). J'avais toutes les raisons d'y croire !

Mon éducation familiale n'a pas été propice aux échanges avec l'autre culture. Ce n'est qu'arrivant à la vie professionnelle que le doute s'est installé ! J'ai eu l'occasion de rencontrer d'éminents personnages néerlandophones, bien plus instruits, plus érudits et particulièrement ouvert pour ne pas dire humains !

Il n'y avait chez eux aucun complexe ni condescendance à s'exprimer dans MA langue. Il y avait de leur part une énorme part de respect qui faisait toute leur force ! J'appris donc le néerlandais par la force des choses, par respect mutuel je pense, je mis mes enfants dans des écoles Néerlandophones, et bien nous en pris !

Si je ne le parle pas couramment, quelques mots d'introduction montrant que je suis prêt à faire l'effort suffit fort souvent à dégeler de difficiles situations.

Une fois le projet « Interculturel » lancé, mon mode de vie a réellement changé. Soudainement toutes les cultures m'intéressaient. Les origines de chacun, l'histoire, le pourquoi des situations, ...

Internet est un outil merveilleux pour apprendre et poser les bases préalables à une nouvelle rencontre, mais rien ne vaut le contact direct !

L'occasion me fut donné de me rendre en Afrique de l'Ouest. Si le barrage de la langue ne fut pas un obstacle, le choc des cultures fut impressionnant. J'étais un autre homme à mon retour, comme si j'avais soudainement recouvré la vue, celle du cœur !

## **une expérience interculturelle**

---

Car si l'on parle de respect dans le cadre de l'interculturalité, je pense personnellement qu'il faut plutôt parler d'amour ! L'amour présuppose l'ouverture et ne rien considéré comme acquis.

L'interculturalité dans ces conditions est à elle seule la base de tout développement. En atterrissant sur le sol Malien, j'étais un être clairement sous-développé !

Les deux premières semaines passées sur place ont fait de moi un homme différent !

La raison de vivre, la notion du temps, la vision de l'autre et l'accueil, la musique et les chansons, les coutumes et les traditions, la place de chacun (et de la femme plus particulièrement) dans la société, la religion, la communication et tradition orale, la place des anciens dans la société, les besoins essentiels, le partage du peu que l'on possède, l'indépendance et (les méfaits de) la post-colonisation, ... m'ont donné l'envie de développer ces sujets avec force.

Je remercie toute l'équipe de m'avoir offert cette opportunité !

### 4.4 Jean-Christophe : une expérience d'animation autour de la musique

De Charenton-Le-Pont, Val de Marne, à l'Institut Français de Madrid...

Septembre 2009, mon ancien collègue et ami de toujours Norbert, professeur à l'IFM, m'écrit pour m'inviter à l'assister dans un nouveau projet qu'on vient de lui proposer : il s'agirait de « prendre en charge l'animation d'un réseau culturel (interculturel) pour la partie chansons et musiques ». Traducteur indépendant spécialisé dans les nouvelles technologies, il m'apparaît que ce concept – à priori troublant – d'*interculturalité* n'est finalement pas sans rapport avec mon activité quotidienne : faire entendre à d'autres (les lecteurs) ce que d'autres encore (les rédacteurs) entendent par leurs écrits. Et puis la perspective d'être « missionné » pour parler de musique et de chanson... m'enchant. Je ressens néanmoins le besoin de lester mon profil de simple amateur passionné en conviant mon amie Brigitte, programmatrice de concerts sur la scène parisienne alternative, à participer à l'aventure en me faisant partager sa connaissance directe du milieu des artistes émergents. L'équipe est au complet, et la première note n'a pas encore retenti que le projet *Interculturel musiques et chansons* a déjà changé ma vie !

Reste que le projet Interculturel va déjà bon train, et qu'il s'agit donc de prendre un train en marche... mais pour quelle destination ? Les premiers mois seront surtout un effort sans fin pour appréhender la genèse, l'architecture et, surtout, la finalité du projet Interculturel.

Découverte du projet : site Interculturel, listes, flashmeetings...

Animation, production collective de ressources... tout cela en virtuel. Se pose alors la question clé des outils de communication, de collaboration et de publication.

Fin 2009, longues séances de navigation sur le site Interculturel, d'île en île... En quête moins de trésors cachés, de perles dormantes que d'une étincelle pour allumer le feu sacré. Deux silex, deux mains qui s'en saisissent, et je saurai ce qu'il me reste à faire. Mais il faut se rendre à l'évidence, la vérité du projet Interculturel est ailleurs.

Le premier *flashmeeting* auquel je participe a justement trait à la refonte du site. Je découvre ce dispositif de vidéoconférence en ligne, qui est aussi ma première occasion d'interagir en direct avec le comité de pilotage, de mettre des visages et des voix sur des noms, de donner corps au projet. Première impression réconfortante de cordialité, accueil bienveillant, confiance à priori envers un parfait inconnu. Les choses se gâtent au moment d'intervenir : la transmission unidirectionnelle de la voix, et le système de tours de parole, s'avèrent très déstabilisants pour qui n'est pas rompu à l'exercice, à fortiori un ours de traducteur habitué au recul de l'écrit. Un autre témoignage a parlé à ce propos de « voix sans oreilles », pointant un déficit d'écoute. Mais ce qui

## **une expérience interculturelle**

---

m'a le plus frappé, c'est, à l'inverse, la difficulté que j'ai ressentie à parler sans pouvoir entendre les autres, leurs réactions, leur silence même. Il faut pour cela être capable de parler tout seul, et ce n'est pas donné à tout le monde. Mais le déclic se faisait toujours après coup, et si je n'ai guère participé aux débats, j'ai beaucoup écouté (puis réécouté à tête reposée) les uns et les autres, jusqu'à entendre enfin la « musique » du projet.

### Veille Interculturel musiques et chansons

Premier angle d'intervention : exposer le projet à un flux diversifié d'informations sur le monde de la musique et de la chanson : actualité de la scène artistique, nouvelles chansons, nouveaux artistes, etc., resitués dans une perspective interculturelle, dans le but de nourrir et d'incarner notre réflexion, de susciter des idées, des échanges, des envies. Cela nous a conduit à découvrir le potentiel des agrégateurs de flux RSS (en l'occurrence, Google Reader) dans le cadre des projets collaboratifs.

Notre vision d'alors : une veille organisée en réseau, où chaque participant filtrerait régulièrement sa propre sélection de sources d'actualités, prélevant au passage un article pour le placer avec un commentaire dans sa « liste partagée », où les autres participants pourraient à leur tour réagir et commenter l'article, et ainsi de suite jusqu'à sa publication sur le site Interculturel. Ce projet particulier n'a pas pris mais l'idée est à retenir si j'en juge par l'intérêt du matériau que nous avons pu récolter en un temps relativement bref<sup>33</sup>. Elle suppose toutefois une communauté d'intérêt actif pour le thème suivi, et sans doute un véritable atelier de lancement pour organiser le dispositif.

### Le groupe Interculturel musiques et chansons (réseau social de la Fing)

Le second volet était naturellement la production collective de textes sur un ou plusieurs thèmes. Parmi les différents axes de travail proposés fin mars 2010, un consensus s'est formé autour du thème « Chacun sa France, chacun son refrain », lancé sur le réseau social de la Fing (groupe Interculturel musiques et chansons).

La plateforme du réseau social Fing donnait une belle visibilité à ce projet pourtant singulièrement « décalé » par rapport aux autres groupes du réseau social.

Ce groupe a reçu des contributions de qualité et permis à chacun de mettre un peu de soi-même, de ses goûts, de son histoire personnelle. Pour ma part, j'aurais aimé écrire davantage et je conserve encore de nombreuses ébauches de textes dans mes cartons, mais il m'a fallu passer le plus clair de mon temps à susciter des contributions et à guider les contributeurs jusqu'à la publication (problème notamment d'apprentissage de l'éditeur).

Une déconvenue d'ordre technique : le système de notification ne permettait pas d'informer les commentateurs des réactions à leurs commentaires, ce qui

---

<sup>33</sup> voir le fil de veille sur la page d'accueil du groupe Interculturel musiques et chansons : <http://www.reseaufing.org/pg/groups/19732/interculturel-musiques-et-chansons/>

## une expérience interculturelle

---

empêchait de créer une dynamique de discussion... Le fait est qu'on ne « vit » pas sur le réseau social Fing comme certains vivent sur Facebook, et qu'il faut donc être incité à revenir.

Autre regret personnel, la quasi-absence de contributeurs Africains, pourtant largement représentés sur correspondants.org. Bien que virtuelle (ou peut-être *parce que* virtuelle), la participation au groupe semble avoir largement reposé sur le lien de proximité par rapport à l'équipe d'animation (relations directes, professionnelles ou amicales, etc.).

En revanche, le travail de Brigitte auprès de ses contacts artistes a porté ses fruits et, vers la fin de la période d'activité du groupe, plusieurs chanteurs sont venus publier et commenter leurs chansons sur Interculturel Musiques et Chansons. Nous aurons vu ainsi un début de réalisation de la vision de départ : faire du groupe Interculturel Musiques et Chansons un lieu de rencontre entre de jeunes artistes et leur public, et cela donne envie de renouveler l'expérience en tirant les leçons d'une réussite en demi-teinte.

### Atelier Interculturel musiques et chansons à Lift'10 Marseille

L'atelier Interculturel Musiques et Chansons organisé dans le cadre de l'événement Lift 2010, auquel nos contacts de la Fing Jean-Michel et Denis m'ont fait l'amitié et l'honneur de m'inviter, m'a permis de mesurer l'immense apport de la rencontre en présentiel par rapport à une animation en ligne.

Je suis aussi très reconnaissant à Denis, qui avait pris le temps au téléphone de me présenter avec sa sensibilité coutumière la plupart des participants à l'atelier. Ces indications m'ont permis de vivre pleinement ce grand moment de rencontre.

Outre le plaisir des trois journées passées avec l'équipe Correspondants, j'ai été réellement ébloui de voir se confirmer à ce point le potentiel du thème la chanson comme déclencheur de parole, y compris auprès de participant Lift, pour lesquelles l'atelier Interculturel Musiques et chansons n'était qu'un événement accessoire. Pris dans l'intensité de l'instant, je n'ai pas suffisamment anticipé l'exploitation ultérieure de l'événement, que je m'étais représenté comme une simple présentation de nos travaux alors qu'il aurait pu être le point de départ d'une nouvelle tranche du projet.

Sur le plan technique, j'ai souffert de mon manque d'entraînement à la prise de notes manuscrites en réunion, de sorte qu'il m'a fallu choisir : animer ou noter. A défaut de pouvoir enregistrer les débats (peu envisageable vu le nombre de participants), mon ordinateur portable m'aurait sans doute permis de conserver plus de traces de ce moment. Jean-Michel a heureusement bien compensé cette lacune, et ses notes extrêmement fournies donnent une idée de la richesse des échanges, où la contribution des représentants du continent Africain a été décisive.

Enfin, je garde un excellent souvenir de la série d'interviews réalisées en marge de Lift avec Dimanche, du Burkina Faso – le privilège de collaborer

## une expérience interculturelle

---

avec un grand professionnel de la réalisation, qui a l'art de mettre les personnes en situation pour donner libre cours à la parole.

### Epilogue

Annoncé à l'issue des journées Lift, le retrait du groupe Interculturel musiques et chansons de la plateforme réseau social de la Fing m'a laissé sur un sentiment mitigé. Découragement d'abord, car cela signifie que le temps passé à me former et à former les contributeurs sur cette plateforme a été investi en pure perte. Mais aussi soulagement d'abandonner une position somme toute difficile à tenir, le groupe Interculturel musiques et chansons n'étant pas vraiment dans la ligne thématique du réseau social Fing (voué aux implications et applications sociales des nouvelles technologies), et finalement peu adaptée au type d'interactions recherché pour ce projet spécifique. Si l'expérience devait se poursuivre ou se renouveler, j'aurais désormais de solides arguments pour préconiser une plateforme plus intégrée dans le quotidien des contributeurs potentiels.

Déconvenue aussi en entendant parler de « bouclage » et de « synthèse » pour un projet qui, dans mon esprit, est à peine ébauché et n'a livré qu'une infime portion de ses résultats potentiels... Eternelle difficulté à ajuster mes rythmes personnels au cycle de vie d'un grand projet institutionnel.

## 5 Quelques concepts de l'interculturalité

### 5.1 Vivre dans une culture

#### 5.1.1 La place de la femme

##### Un monde des hommes et un monde des femmes

La place de la femme varie suivant les cultures. En Afrique, dans la société traditionnelle, elle assure une responsabilité sociale comme mère et dans la tenue de la maison. Jusque récemment, la société était séparée mais équilibrée : les hommes et les femmes vivent dans un monde différent : les hommes vivent à l'extérieur et les femmes à l'intérieur des maisons qui communiquent entre elles. L'arrivée d'une urbanisation « à l'occidentale » a changé cet équilibre en proposant des appartements bien plus petits qui ne communiquent pas entre eux, isolant les femmes les unes des autres (2.3.1 Atelier Web culture à Lift Marseille page 14).

##### Le passage à un monde occidentalisé

Du coup dans cette nouvelle société, les femmes vivent mal cette situation et estiment ne pas disposer des mêmes droits que les hommes. Petit à petit, la situation évolue et un nombre croissant de femmes sont présentes à des postes de responsabilité (la ministre des TIC au Mali est une femme par exemple). L'équilibre entre les femmes et les hommes passe progressivement d'un équilibre (traditionnel) à un autre (occidental) avec une transition qui a clairement désavantagé la femme (2.3.3 Atelier interculturel lors du forum InnovAfrica à Bamako page 15).

#### 5.1.2 La place des anciens : abandonnés ou intouchables ?

##### Ne pas abandonner les anciens

Sur le continent africain, la vie de famille ou de clan, fait qu'un ancien n'est jamais seul. Il représente la sagesse, éduque les enfants et dispose d'énormément de respect. Ils vivront dans l'entité familiale jusqu'à la fin de leur vie. Si les hospices et seniorities n'existent pas en Afrique, ce n'est pas pour la seule question de manque de moyens financiers. Il est impensable qu'un ancien puisse mourir seul ! (2.3.3 Atelier interculturel lors du forum InnovAfrica à Bamako page 15).

Au Japon, la population est vieillissante et le développement économique a amené les enfants à vivre loin des parents. Pour leur permettre d'aider leurs anciens, une monnaie complémentaire s'est développée : le Fureai Kippu qui touche 1,8 millions de japonais. Cette monnaie s'intéresse à tout ce qui n'est pas couvert par l'assurance nationale maladie et invalidité. Elle peut être gagnée par des heures de services à des seniors près de chez soi et ensuite



## **une expérience interculturelle**

---

transférée à ses parents qui peuvent ainsi se faire aider par des personnes plus proches géographiquement<sup>34</sup>.

Pour d'autres encore, « *l'âge n'a pas d'importance dans la vie, car à tout moment on peut rebondir* ». De même on peut accompagner quelqu'un dans la vie, un enfant mais pas seulement. Il est possible d'accompagner un adulte voire un ancien (2.6.2 Atelier interculturel lors de Lift Marseille 2010 page 31).

### Devenir intouchable

Au niveau de la vie politique ou économique, en Afrique, une fois "ancien", l'homme est quasi intouchable par la justice quels que soient les actes posés dans sa vie antérieure (2.3.3 Atelier interculturel lors du forum InnovAfrica à Bamako page 15).

### **5.1.3 L'attachement au pays de son enfance... ou aux chansons de l'adolescence**

#### Le pays de notre enfance

Antoine de Saint Exupéry disait : « *On est de son enfance comme on est d'un pays* ». Ainsi, le pays mais aussi la région de l'enfance marque fortement et constitue un élément de la construction de l'identité. Un contributeur français disait ainsi « *peut être parce que j'y suis né, il m'est impossible de penser à la France sans penser à l'Afrique* ». (2.5.3 Synthèse des contributions sur les chansons page 28)

#### Les chansons de notre adolescence

Parfois, ce sont également les chansons de notre enfance plus encore que le pays qui nous marquent. Chansons en anglais parfois pour les français ou... chansons françaises pour les africains. Comme le dit très joliment un contributeur du Sénégal : « *A l'âge où les premières flèches du dieu Cupidon transperçaient nos petit cœurs d'adolescents, c'était la musique française qui apaisait nos nouvelles blessures innocentes* » (2.5.4 Bilan des échanges en ligne sur musiques et chansons page 29).

### **5.1.4 L'autre : vivre la différence**

La vision de l'autre peut être dure, surtout quand le pays de l'autre a été colonisateur. Mais parfois ce qui ressort par exemple dans les chansons, c'est ce que l'on ressent de comment l'autre nous voit. C'est le cas par exemple de « *Nous pas bouger* » de Salif Keita. La différence avec l'autre peut aussi être vue comme un enrichissement, comme dans la chanson « *la différence* » du même Salif Keita (2.6.1 Table ronde lors des rencontres Afropixel à Dakar page 30).

---

<sup>34</sup> Jean-Michel Cornu, de l'innovation monétaire aux monnaies de l'innovation, FYP éditions 2010 : <http://www.internetactu.net/2011/01/05/linnovation-monetaire-35-differentes-monnaies-pour-differents-objectifs/>

### **5.1.5 Vivre à l'étranger... et devoir en cacher la dure réalité**

La situation est différente suivant d'où on vient. L'Africain qui vient travailler en Europe est un « travailleur émigré », alors que l'occidental qui vient travailler en Afrique est un « coopérant »...

Les africains qui se sont installés en France cachent la vérité sur leurs conditions (2.1.1 Premiers échanges page 7). Mes médias traditionnels présentent souvent l'occident comme un eldorado. Certains en arrivent à louer des vêtements « riches » le temps de leurs vacances au pays. Mais la réalité est beaucoup plus dure que ce qui est raconté...

Les chansons également participent au mythe et permettent de rêver sur un pays ou sur une ville. Comme le dit un des contributeurs, il faut continuer « *de mythifier [Paris], d'alimenter la légende, comme l'on fait tant d'illustres menteurs avant nous. Ces mythes façonnent la réalité de ceux qui viennent après* » (2.5.3 Synthèse des contributions sur les chansons page 28).

Mais le pays d'accueil n'est pas le seul à enjoliver la réalité. Comme le dit un des contributeurs, « *la bas (titre d'une chanson de Jean-Jacques Goldman), l'herbe est toujours plus verte que chez soi* » (2.6.2 Atelier interculturel lors de Lift Marseille 2010 page 31). L'écrivain sénégalais Omar Ba, dans « Je suis venu, J'ai vu, je n'y crois plus<sup>35</sup> » met à mal le rôle de la diaspora africaine qui pousse les jeunes à l'émigration.

Lorsque les migrants rentrent définitivement, (quand il ne s'agit pas d'une expulsion), c'est qu'ils ont mis assez d'argent de côté pour faire vivre la famille, se faire construire une maison et s'assurer une vie plus confortable.(2.3.3 Atelier interculturel lors du forum InnovAfrica à Bamako page 15).

## **5.2 Les notions qui dépendent des cultures**

### **5.2.1 Les différents temps**

La langue grec ancienne distinguait trois types de temps :

- Le chronos : le temps qui court du passé au présent
- Le kairos : l'instant présent
- L'aion : le temps cyclique

L'occident ne considère principalement que le chronos. Pourtant, la mesure du temps se fait toujours par la mesure d'un cycle : la journée, l'année, à la période de radiation pour l'atome de Cesium pour définir la seconde internationale, ou encore le clin d'œil ou même le barrissement régulier de l'âne (environ une heure) en Afrique.

La notion d'instant présent (kairos) est également plus ou moins important suivant les cultures (2.3.1 Atelier Web culture à Lift Marseille page 14).

---

<sup>35</sup> Omar Ba, *Je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus*, Max Milo, 2009

### **5.2.2 Quelle stratégie : prévoir ou mettre en place les conditions ?**

Ce point n'est pas extrait des échanges du groupe interculturel mais plutôt de l'approche adoptée dans l'animation. Il est basé sur le « traité de l'efficacité » de François Jullien qui compare les approches occidentales et chinoises<sup>36</sup> :

- En Europe on commence par prévoir (par la modélisation) puis on agit
- En Chine on commence par mettre en place les conditions puis on laisse venir les conséquences (sans agir pour ne pas gêner la transformation)

Ainsi, l'approche chinoise cherche à « *agir en amont quand le réel n'est pas encore figé par trop de plein et que l'on peut encore l'infléchir* »

Du coup l'occasion est perçue en Europe comme une chance qui permet le succès même sans avoir été efficace, alors qu'en Chine l'occasion est perçue comme le résultat de l'efficacité à produire plein de possibilités (les conditions de la transformation).

Cette approche plus dans la culture chinoise peut cependant être utilisée pour proposer une stratégie d'innovation<sup>37</sup> :

- Pour gérer la rareté, il faut prévoir avant d'agir pour être plus efficace et ne pas gâcher (l'efficacité européenne, une gestion de contraintes, on fait les choix a priori)
- Pour gérer l'imprévisibilité, il faut susciter une abondance de possibilités (l'objectif est cette fois l'adaptabilité, c'est une gestion d'opportunités ou l'on choisi parmi elles a posteriori)

La première approche est bien connue dans notre civilisation (gestion de projet classique) mais la seconde est la base de la gestion des projets coopératifs<sup>38</sup>.

Bien sûr on a souvent besoin des deux approches (gérer des contraintes et gérer des opportunités) bien que ce ne soit pas facile de bien comprendre les deux car chacune est l'opposé de l'autre. Ce qui nécessite, d'accepter une part d'incohérence... ce qui est très anti-culturel pour les occidentaux<sup>39</sup>.

## **5.3 Comment utiliser une langue ?**

### **5.3.1 Oral ou écrit : comment échanger entre nous ?**

Trois facteurs plaident pour des échanges lors de réunions (y compris en ligne) dans un contexte interculturel, lorsque l'on souhaite faire réagir le plus

---

<sup>36</sup> François Jullien, traité de l'efficacité, le livre de poche, 2002

<sup>37</sup> J-M Cornu, l'abondance comme moyen d'innovation, in Internet Tome 2 services et usages de demain, Les cahiers de l'internet, Fing, 2003 : <http://www.cornu.eu.org/texts/internet---tome-2---services-et-usages-de-demain>

<sup>38</sup> La coopération nouvelles approches : <http://www.cornu.eu.org/texts/cooperation>

<sup>39</sup> J-M, Cornu, « Une régulation complète et cohérente dans un monde complexe, la tragédie des 3 C », in *Gouvernance de l'Internet*, coord. F. MASSIT-FOLLEA, Vox internet, rapport 2005, MSH, 2006, p. 119 : <http://www.cornu.eu.org/news/la-tragedie-des-3-c>  
voir également M. DELMAS-MARTY, « La tragédie des 3 C », Préface in *Droit et complexité – Pour une nouvelle intelligence du droit vivant*, dir. M. DOAT, J. LE GOFF et Ph. PEDROT, Presses Université de Rennes, 2007, pp. 7-12

## **une expérience interculturelle**

---

grand nombre (2.2.3 Réunions synchrones ou échanges asynchrones ? page 13) :

1. On est plus visible, et donc plus porté à réagir, dans un petit groupe (lors d'une réunion à une douzaine) que dans un grand groupe ;
2. Les réunions sont synchrones et on, a prévu d'y placer son attention, cela est moins vrai lorsque l'on répond à ses mails ;
3. Beaucoup de cultures ont gardées leurs traditions orales. De plus certains maîtrisent mal l'orthographe (à l'inverse certains préfèrent prendre le temps de lire pour mieux comprendre lorsqu'ils maîtrisent mal la langue de travail). Ces points sont souvent des non-dits ;

### **5.3.2 Quelques mots dans une langue pour se reconnaître**

Certaines langues locales sont utilisées comme un mode de reconnaissance. Lorsque l'on glisse ne serait ce que quelques mots dans une langue commune on se reconnaît, ceci existant aussi bien au Nord (langues régionales en disparition en France) qu'au Sud (2.1.1 Premiers échanges page 7). Ainsi, si les langues véhiculaires permettent des échanges avec le plus grand nombre, les langues vernaculaires permettent de se reconnaître. L'important devient donc non pas de parler l'une ou l'autre mais d'être multilingue.

Il existe également des panachages, tels que le nouchi, ce français mélangé à la langue nationale est aujourd'hui parlée en Afrique et même en Europe.

### **5.3.3 L'identité et les langues « obligatoires »... ou interdites**

(Une grande part des échanges viennent de 2.6.2 Atelier interculturel lors de Lift Marseille 2010 page 31)

#### Les langues que l'on doit parler

Parfois la langue est obligatoire. C'était le cas dans les cours de récréations de Flandre, il était obligatoire de parler le flamand et ceux qui parlaient le français étaient punis. Parfois, elle est considérée comme nécessaire. Comme le dit un participant africain « ne va-t-on pas se mettre à côté du développement si on ne parle pas le français de France ? ». En Pologne, le français est la langue de la culture et de l'amour, parlé par les femmes et les milieux aisés.

Même en parlant 7 langues on peut être considéré comme analphabète par exemple au Burkina Faso, si on ne maîtrise pas assez le français ou l'anglais (2.1.1 Premiers échanges page 7). Pourtant ce n'est pas une question d'expression car en Afrique on parle plus facilement une langue même si on ne la maîtrise pas totalement. Pour certains « la réintroduction sans règle [des langues locales] dans le français constitue la meilleure façon de parler cette dernière » (2.7.2 Production de textes par des élèves en journalisme page 45). C'est souvent le contraire pour les français qui n'osent pas s'exprimer si ils ne parlent pas parfaitement une langue...

## une expérience interculturelle

---

### Les langues que l'on ne doit pas parler

Parfois, les mêmes langues comme le français doivent être parlées (sous peine d'amende dans un des services d'une institution malienne) ou bien au contraire vont desservir celui qui la parle (au Cameroun, sur le marché, si on parle le français on paye 44 ou 5 fois le prix par rapport à ceux qui parlent le Pidgin<sup>40</sup>).

Parfois, l'animosité qui se traduit par le refus de la langue est tournée vers un colonisateur extérieur comme c'est le cas parfois du français en Afrique en particulier avec les anciens *« je n'essaie pas, je n'ai rien à faire avec le français. Je ne suis pas un toubab (un occidental). Moi, je ne vous envie pas du fait que vous vous prenez pour des toubabs »*. Pourtant, l'acceptation de la langue française semble dépendre plus du niveau d'étude que de la vision du colonisateur comme le dit un autre ancien qui lui a étudié : *« Notre époque n'a rien de semblable au vôtre. Du temps de Senghor, la langue française était presque sacrée. Nous la parlions tous de la façon la plus académique possible. Syntaxe, grammaire, conjugaison, tout était respecté, se glorifie-t-il »* (2.7.2 Production de textes par des élèves en journalisme page 45). Pour les populations plus jeunes, il est nécessaire de parler un peu le français même si elles n'ont pas fait d'études : *« je m'exprime difficilement en français. Je n'ai jamais fréquenté l'école. Pour communiquer avec une personne qui ne comprend pas ma langue, je me débrouille en utilisant la communication gestuelle »* (2.7.2 Production de textes par des élèves en journalisme page 45).

Parfois l'envahisseur n'a pas imposé sa langue, mais il peut avoir un impact sur la cohabitation même des langues dans le pays. Le chanteur wallon, Carlos Beucarne explique ainsi : *« avant la Guerre de 40, les gens riches, en Flandres comme en Wallonie, parlaient français [...] c'était la langue de l'élite. Pendant la guerre, il y a eu beaucoup de Flamands qui ont été faits prisonniers, et beaucoup de Wallons, mais les Flamands ont été délivrés beaucoup plus vite parce qu'ils parlaient une langue qui était proche de l'allemand. [...] ça a créé [...] une sorte de frisson qui a activé l'animosité entre les deux »*. Pourtant l'identité se fait sur des langues qui ne sont pas celle des peuples ! *« L'identité Belge, c'est d'abord les langues évidemment, il y a la langue flamande... [...]...mais ce n'est pas leur langue, c'est ça qu'il y a de terrible. C'est la même chose pour nous en Wallonie. Nous autres, on parlait le wallon, et on nous a imposé le français »* (2.7.1 Entretien avec le chanteur Wallon Julos Beucarne page 38)

Pour éviter de parler une langue nationale, des mélanges se construisent. C'est le cas du Nouchi de Cote d'Ivoire (croisement du dioula et du français) parlé jusqu'en Europe (2.3.3 Atelier interculturel lors du forum InnovAfrica à Bamako page 15), de l'anglais déformé de Jamaïque pour résister à

---

<sup>40</sup> Le Pidgin du Cameroun est une sorte de créole anglais dans un pays où il n'y a pas de langue nationale mais 210 langues régionales, et où tout le monde est bilingue franço anglais (même si les provinces elles-mêmes sont soit anglophones soit francophones. Exemple de Pidgin : « tu go où ? ». Voir aussi l'europanto, une plaisanterie lancée par Diego Marani, traducteur à l'Union Européenne où chaque mot de la phrase est dans une langue européenne différente : *« Como heft vous discovered Europanto ? »*

« Babylon » (le pouvoir blanc), ou encore du langage des banlieues en France. Il est intéressant de noter que le verlan (inversion des syllabe comme dans « relou » pour « lourd » ou encore « keuf » pour « flic ») a d'abord été inventé par les résistants français pendant la seconde guerre mondiale pour éviter d'être compris par les allemands qui parlaient le français. Ainsi ces « nouvelles langues » servent à la fois à ne pas utiliser la langue « officielle », mais aussi ne pas être compris en dehors de la communauté. Pourtant la plupart de ceux qui utilisent ces langues parlent souvent tout à fait correctement l'autre langue refusée.

...Ou encore, la langue à enrichir

Pour Wikipédia<sup>41</sup> : « *Dans une perspective sociolinguistique (étude des langues dans leur rapport aux sociétés), le terme « langue » définit tout idiome remplissant deux fonctions sociales fondamentales : la « communication » (c'est au moyen de la langue que les acteurs sociaux échangent et mettent en commun leurs idées, sentiments, pensées, etc.) et l'« identification » (de par son double aspect individuel et collectif, la langue sert de marqueur identitaire quant aux caractéristiques de l'individu et de ses appartenances sociales) ».*

Si parler une langue ou ne pas en parler une autre est un élément d'identité plus que de communication, une autre possibilité consiste à enrichir la langue que l'on utilise. C'est le cas des « sénégalismes » qui ont été vus comme des « fautes de grammaires » par René Dumont ou au contraire que Léopold Sédar Senghor a réussi à faire accepter par l'académie française (l'essencerie, la dibiterie...), officialisant ainsi une culture en l'offrant à tout ceux qui parlent la langue.

### **5.4 Penser dans une langue**

#### **5.4.1 La fausse précision de la langue**

Voir la partie : 2.4.3 Les pièges de l'écrit page 24

En occident, la langue est perçue comme un moyen de transmettre le plus précisément possible une idée que l'on souhaite communiquer à l'autre. De ce point de vue, la langue écrite est souvent perçue comme moins ambiguë que la langue orale. Mais cela nous leurre et nous laisse à penser qu'une fois écrit et accepté par les autres un texte est précis et qu'il est possible d'en lever toutes les ambiguïtés. D'ailleurs des distinctions qui existent dans certaines langues n'existent pas dans d'autres. Par exemple, l'espagnol distingue deux verbes être : « ser » (« je suis un homme ») et « estar » (« je suis bien aujourd'hui »). Une des pistes consiste à inventer des mots nouveaux pour penser de nouveaux concepts, comme le propose le « dico du futur<sup>42</sup> » (2.6.2 Atelier interculturel lors de Lift Marseille 2010 page 31).

---

<sup>41</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Langue#Langue\\_et\\_dialecte](http://fr.wikipedia.org/wiki/Langue#Langue_et_dialecte)

<sup>42</sup> <http://www.dicodufutur.com/>

Certaines expressions françaises utilisées au Sénégal servent à traduire littéralement des mots wolof qu'on ne trouve pas en français. C'est le cas par exemple de « *cousin de plaisanterie* » (« Kal » en wolof) pour désigner une personne à qui on peut tout dire sur le ton de la plaisanterie, ou bien encore « *couteau à double tranchant* » (traduction littérale d'une expression wolof) pour indiquer quelqu'un qui sème la discorde entre deux individus ou deux groupes d'individus. Le « *coaxeur* » (rabbateur de client au Sénégal) est même issu de l'anglais *to coax* (enjôler) (2.7.2 Production de textes par des élèves en journalisme page 45)

C'est pseudo précision de la langue sert de fondement au droit anglo-saxon qui est basé sur « la lettre », contrairement au droit latin basé sur « l'esprit ». Le pragmatisme anglo-saxon permet de s'accommoder des difficultés d'interprétation d'un texte en s'adaptant à posteriori. La maîtrise également des limites de la langue peuvent servir d'arme pour convaincre quelqu'un<sup>43</sup>.

Ainsi, les « conditions d'utilisations » que presque personne ne lit, permettent de prémunir les fournisseurs en demandant simplement aux utilisateurs de cocher la case qui indique qu'ils ont lus et compris leurs conditions ». Il en va de même des manuels d'utilisations qui servent de moins en moins aux utilisateurs de guide et de plus en plus aux fournisseurs de garantie, avec de longs chapitres sur ce qu'il ne faut pas faire.

Le chinois, au contraire, assume l'ambiguïté de la langue. Mieux encore, dans la langue orale, beaucoup de mots se prononcent de la même façon (un mot est en général un phonème, et même si le nombre de phonèmes est plus important que dans les langues occidentales, grâce notamment à l'accentuation, beaucoup de mots se prononcent de la même façon). Ainsi, un des objectifs de la langue chinoise est avant même de vouloir communiquer sa propre pensée, de pouvoir montrer à l'autre que ce qu'il vient de dire peut être compris autrement. Le chinois est plus encore une langue à penser qu'une langue pour communiquer<sup>44</sup>.

### **5.4.2 Les limites du discours**

Voir les exemples et les références dans la partie : 2.1 « L'origine du projet et le syndrome de Janus », page 7

Les langues occidentales nous font croire que penser est uniquement un cheminement avec un point de départ (souvent une question), un cheminement, et un point d'arrivée (LA réponse). Nous avons cependant un autre mode de pensée qui consiste à voir la carte (vision allocentrée) plutôt que la route (vision égocentrée)<sup>45</sup>. Cette deuxième forme de pensée nous permet de prendre en compte des objectifs multiples, des approches multiples sans devoir les relier « a priori ». Penser revient alors à tracer de nouvelles routes sur cette carte.

---

<sup>43</sup> Voir Normand Baillargeon, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Lux 2006

<sup>44</sup> Culture et écriture chinoise, rencontre avec Jean-Michel Guitaud : <http://www.cornu.eu.org/news/65>

<sup>45</sup> Jean-Michel Cornu, *Prospectiv, nouvelles technologies, nouvelles pensées*, FYP éditions 2008  
chapitre 9 : Modes de pensée et conflit d'intérêt – voir aussi <http://www.cornu.eu.org/news/nous-avons-non-pas-un-mais-deux-modes-de-pensee>

## une expérience interculturelle

---

Les travaux récents en sciences cognitives montrent que chacun de ces deux modes de pensée est limité par notre mémoire de travail, une mémoire à court terme qui nous permet de « garder à l'esprit » un ensemble de concepts pour les relier entre eux.

Le langage humain est un moyen de dépasser cette limite cognitive dans le cas du premier mode de pensée (celui qui consiste à associer différents concepts en série pour construire un discours, un cheminement) : la langue que nous avons apprise est constituée de « mots symboliques » que nous conservons dans notre mémoire à long terme, beaucoup moins limitée que notre mémoire de travail. Ainsi, nous pouvons stocker dans notre mémoire à long terme des concepts associés à ces mots, et réalimenter notre mémoire de travail pour les relier sous la forme d'un cheminement linéaire que nous appelons discours.

Pour dépasser les limites cognitives dans le cas du deuxième mode de pensée (celui qui consiste à faire des liens entre différents concepts sans liens entre eux, comme si nous cherchions à relier des points sur une carte à deux ou plusieurs dimensions), il existe également une méthode, même si nous l'avons « oubliée » dans la culture occidentale : il s'agit d'apprendre et de conserver dans notre mémoire à long terme non plus des mots symboliques (qui se relient en série) mais des lieux symboliques. Les grecs puis les moines du Moyen Age utilisaient ainsi des lieux physiques (par exemple une centaine d'endroits remarquables dans une cathédrale : vitraux, sculptures, chapiteaux...) pour y associer un concept à chacun. Penser revient alors à se déplacer mentalement pour trouver de nouveaux cheminements entre les différents lieux de mémoire – les « loci » - auxquels on a associé nos différentes idées et expériences. Cette méthode, dont la véritable approche comme mode de pensée a été oubliée jusque récemment, s'appelle « l'art de la mémoire ».

Il est aussi possible d'associer des concepts à d'autres cartes que celles de territoires physiques. Ainsi, il apparaît que les 150 psaumes répétés très régulièrement encore aujourd'hui par les moines dressent une carte de ce qu'on appellerait aujourd'hui des états mentaux (l'amour, la fierté, la miséricorde, mais certains de ces poèmes traduisent également la haine, la colère ou la peur afin de « penser » nos sentiments et ceux des autres). De même, il semble que les contes oraux de la tradition occidentale dressent une carte des fautes et solutions (chaque conte part de la transgression d'un interdit selon Bettelheim<sup>46</sup>), les généalogies racontées par les griots africains dressent une carte des personnalités et les 8 trigrammes du Yi King dressent une carte des possibles (les hexagrammes représentant alors les 64 façons de passer de l'un à l'autre) : « *Le Tao engendre le Un. Le Un engendre le Deux. Le Deux engendre le Trois. Le Trois produit les Dix-mille-êtres (la totalité des êtres)* » (Tao Te King)

Il semblerait également que l'art de la calligraphie chinoise (qui est in fine constituée que de quelques types de traits mais qui sont disposés à différents endroits pour constituer un des plus de 50000 caractères possibles) est

---

<sup>46</sup> Bruno Bettelheim, psychanalyse des contes de fée, Robert Laffont 1976



## une expérience interculturelle

---

également un moyen de créer un cheminement sur une carte symbolique : « On regarde le caractère calligraphié comme une vie. Il dispose d'un corps : la partie gauche est Yang, la droite est Yin, le haut représente le ciel et le bas la terre. La calligraphie doit être équilibrée et ne pas aller trop près du bord. Ainsi, par exemple, on dit aux enfants : « n'allez pas jusqu'au ciel, laissez l'énergie circuler ». Il dispose d'un cœur, représenté par la ligne centrale qui sépare la calligraphie en deux. Ce cœur « bat et parle ». L'énergie de l'auteur est transmise à la calligraphie dans les traits. Lorsqu'on n'est pas poète, on n'a pas le bon rythme et on ne peut pas faire de bonnes calligraphies<sup>47</sup> ».

---

<sup>47</sup> La calligraphie chinoise, rencontre avec maître Shi Bo : <http://www.cornu.eu.org/news/la-calligraphie-chinoise>

### 6 En guise de conclusion

Comment conclure un travail qui semble-t-il ne fait que commencer ? Les difficultés de compréhension sont devenues un atout en nous obligeant à reprendre non seulement ce qui a été dit tout au long du projet de façon très diverse (réunions, échanges par liste de discussion ou sur le réseau social, interview vidéos...) mais également la façon même dont c'est déroulé le projet pendant presque trois ans.

En mettant en perspective ce qui s'est dit ou fait à des moments très différents, nous avons pu découvrir des différences et des points communs. Ceux-ci, tout autant que les concepts explicites traités, nous ont permis de découvrir quelques pépites parfois bien cachées, sur ce qui fait nos cultures et notre capacité à échanger.

Nous espérons que ce premier travail vous aidera à faire avancer vos projets pour que les différences deviennent des richesses. Nous espérons également que vos propres expériences pourront enrichir cette ébauche, tant le sujet est vaste et riche.